

N° 442 — Jeudi 15 Avril 1937 — 1 fr. 50

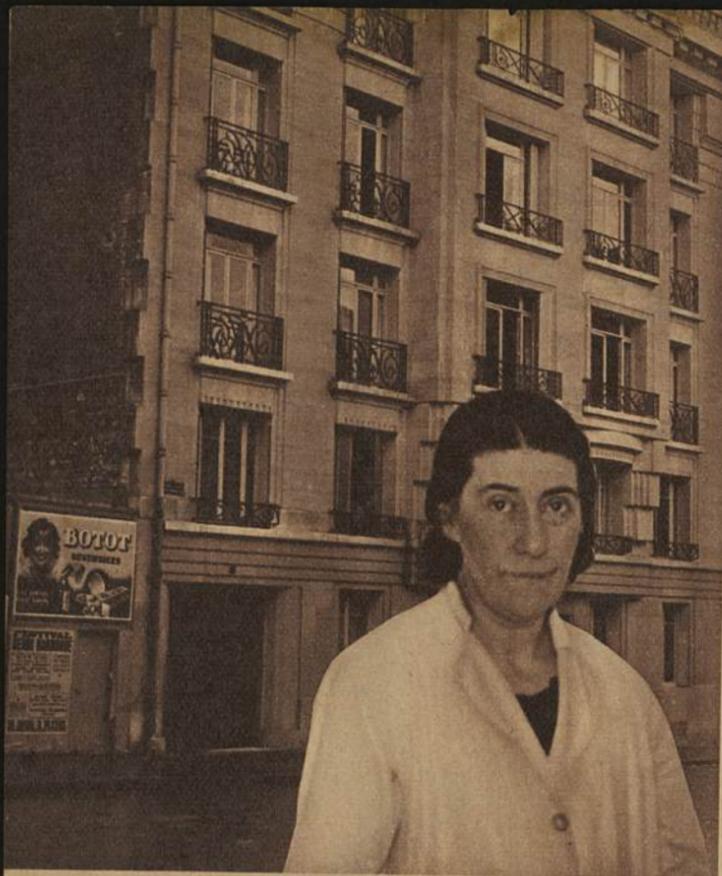
DETECTIVE



Les
étranglées
DE
STRASBOURG

Marie Karcher fut étranglée par un mystérieux criminel dans une vieille maison de la rue de l'Ail. Et c'est la cinquième fois que Strasbourg est le théâtre du même genre de forfait.

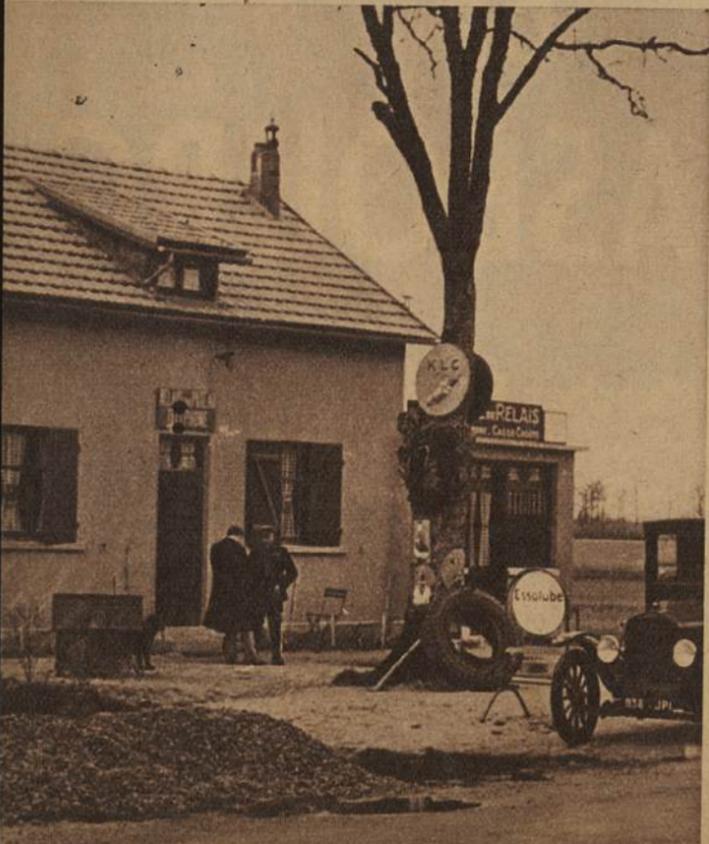
Lire, pages 8, 9, et 10, l'enquête à Strasbourg de Noël PRICOT et J.-G. SERUZIER.



1705 L'orgie sanglante débuta Avenue Doumer, coûtant la vie à Pierre Rimbold et mettant M^{me} Delatte en danger.



Deuxième épisode tragique : la tuerie nocturne de Boismorand, qui eut pour théâtre le « Café du Relais ».



ORGIE DE SANG

Enfant nerveux, jeune homme perversi, André Theurier devait être l'auteur de l'effroyable série de crimes qui le range parmi les plus hallucinants meurtriers.

même : peut-être bien qu'un jour, André Theurier sera plus connu qu'André Theurier...

Il a plu à la destinée que les pythonisses du Champ-de-Mars, penchées sur le landau de l'enfant, eussent raison, vingt ans plus tard. Mais le lait leur en eût tourné, aux prophétiques nourrices, si elles avaient pu prévoir de quelle horrible manière devait se réaliser leur prédiction, dans la nuit sanglante du 9 au 10 avril 1937 !...

Hélas ! nous n'arriverons que trop tôt à cette date qui dans les annales du crime restera parmi les plus tragiques. Pour le moment, revenons aux jours de liesse ou le futur parricide tentait ses premiers pas, tendrement guidé par la sollicitude de son père.

Car on était au lendemain de l'Armistice quand, à l'instar de tant de petiots nés pendant la tourmente guerrière, André Theurier connut l'auteur de ses jours.

En même temps qu'il retrouvait sa place au foyer, le contremaître cimentier reprenait son emploi dans l'entreprise de travaux publics de la Villa du Poirier où il était tenu, depuis nombre d'années, par sa compétence et son dévouement, comme un auxiliaire modèle. Il devint alors chef de chantier. Voilà donc la famille au complet, assurée de nouveau de moyens d'existence aussi lucratifs qu'honorables.

Malheureusement, quatre ans de séparation n'avaient pas scindé le couple des Theurier sans détendre les liens familiers qui, jusqu'au moment de la guerre, avaient uni le bon ménage. Les événements ont trop longtemps maintenu le père et la mère dans des destinées divergentes. Ils ont pris chacun des habitudes, des goûts, des idées qui ne sont plus en parallèle. La tragédie qu'il a vécue dans les tranchées a rendu l'homme plus insensible, plus détaché de ses devoirs de chef de famille. Il aime davantage la compagnie de ses camarades, il s'attarde plus volontiers à d'innocentes parties de cartes ou aux palabres de cafés, cependant que son autorité fait défaut à la maison. De son côté, trop longtemps livrée à son entière indépendance, la mère n'est plus aussi vertueuse que dans le passé, plus aussi ponctuelle dans les devoirs quotidiens de la vie domestique.

Combien de lamentables exemples du même genre sont à inscrire au rang des conséquences de la guerre ! Le cataclysme qui a bouleversé l'Europe n'aura peut-être pas exercé ses pires ravages par la mitraille et les gaz ; car si des millions de morts dorment en paix sur les champs de bataille, le fléau maudit a fait un bien grand nombre d'autres victimes, dont le désarroi se prolongera tant qu'elles vivront...

Le plus affligeant, c'est que, dans le naufrage où s'était perdu le bonheur des Theurier, deux frères épaves allaient échouer Dieu sait sur quel affreux rivage !

Madeleine, étant l'aînée, prodiguait au petit André une sollicitude secourable. L'enfant lui rendait sa tendresse par un exclusif attachement. Mais ils étaient pourtant trop jeunes l'un et l'autre pour assurer leur salut

GIEN ET VICHY (de nos envoyés spéciaux.)

LE jour que le contremaître maçon, Sylvain-Théodore Theurier conduisit Blanche Flèche au pied « des autels », ils se promirent de vivre longtemps heureux et d'avoir de beaux enfants. Et le prêtre qui les unit dans les liens sacrés du mariage dit : « Amen ! » aux confluents époux, en leur donnant sa bénédiction...

D'abord, naquit une fille au gentil ménage d'ouvriers. L'enfant, dont la naissance fut comme l'entrée du soleil dans l'obscur logement de Grenelle, reçut, devant Dieu, le doux prénom de Madeleine (les hommes devaient l'appeler Mado). Brune, aux yeux couleur d'horizon c'était une ravissante poupée. Tout le quartier l'admirait, l'enviait à ses jeunes parents. Et, bras-dessus, bras-dessous, parés de leurs plus beaux vêtements, le maçon et la tendre mère ne concevaient de plus rayonnante félicité que de promener le dimanche, à travers les perspectives du Champ-de-Mars, le landau où leur cher trésor faisait risette et « agueu-agueu » à la tour Eiffel...

Six ans après, survint la guerre ! Le brave soldat Théodore Theurier s'en alla comme tant et tant d'autres, laissant, par son départ, un sinistre nuage planer sur la sérénité de sa jeune famille.

En mars 1917, une de ses « permes » rayonnantes fut illustrée d'un événement particulièrement joyeux, Mme Theurier, ayant mis au monde son second bébé, un « Jésus », tout rose et tout blond, un poupon qui ne demandait qu'à gesticuler et à boire...

Ce fils fut accueilli comme un don de la providence ! Il fit surtout la fierté du père, tout heureux d'espérer que son rejeton deviendrait un gaillard déluré, intelligent et robuste, transmettant, à son tour, à la future génération, l'honorable nom des Theurier.

Comme la mère aimait les romans et qu'elle se piquait, volontiers, d'ambition, elle fut ravie de retrouver dans les reminiscences de ses lectures de jeune fille, le souvenir d'un écrivain qui avait eu son heure de célébrité, et dont le nom d'André Theurier lui offrait pour son fils une flatteuse homonymie phonétique.

— Qui sait si ce ne lui portera pas chance, à ce petit, de s'appeler comme un homme célèbre ! disaient les nourrices que sa mère rencontrait au Champ-de-Mars. Il aura peut-être, lui aussi, son heure de renommée. Et

par le seul soutien de leur solidarité fraternelle. Autour d'eux, point de guide, point de réconfort ! Du moins, bien qu'au milieu de leur désunion, leurs parents les aimassent toujours, les pauvres petits ne s'apercevaient guère que « papa-maman » se souciaient de leur bonheur. Madeleine, âgée de quatorze ans, ne les entendait que se reprocher, violemment, l'un à l'autre, quelque maîtresse ou quelque amant.

Elle aussi voulut, comme père et mère, « vivre sa vie ». Elle eut son premier amant à seize ans, en même temps qu'elle effectua sa première fugue.

Le jeune André, garçonnet de six ou sept ans, subissait, d'une façon qui devait se révéler infiniment plus grave, le contre-coup des orages fréquents qui éclataient au sein de la famille. Conçu dans les tourments de la guerre, il était né avec un système affectif extrêmement sensible. Les nerfs jouaient dans son organisme un rôle excessif qui le rendait plus impressionnable qu'il ne l'eût peut-être été s'il était venu au monde dans une période et dans un milieu moins agités. Ce haut potentiel de fluide nerveux activait les fonctions de son intelligence, qui fut de bonne heure considérée comme remarquable ; mais il devait aussi à cette exceptionnelle nervosité un caractère « réceptif » sur lequel la moindre perturbation d'origine extérieure agissait intensément. Il aurait donc fallu à cet enfant les soins d'un psychiatre et les attentifs ménagements de parents compréhensifs.

Aussi, qu'advint-il de sa personnalité embryonnaire ? Elle fut blessée, désaxée, viciée dès l'origine. Il refoula ses premiers chagrins dont père et mère n'avaient guère le temps de se préoccuper, se vouant ainsi à la sécheresse du sentiment et à la dureté du caractère, voire à la cynique cruauté.



M^{me} Bartout avait connu Édouard Theurier alors qu'elle était concierge de la Villa-du-Poirier.

Par ailleurs, livré à tous ses caprices, il prit le pli de manifester ses exigences en alliant l'intrépidité à la colère, mère de la brutalité. Enfin, n'ayant chez soi en fait de compagnie attrayante (outre celle de sa grande sœur) que la collection de romans dont la mère était friande, il s'engoua pour des lectures qui, en plus d'enseignements par trop précoces, lui « montèrent » l'imagination et achevèrent de fausser son mécanisme psychologique...

Il avait déjà tous ces défauts quand, après celle de Madeleine (qui avait, entre temps, réintégré le bercail) eut lieu, avec un jeune chauffeur de taxi, la fugue de la mère.

Ce fut une nouvelle épreuve qui altéra davantage le sombre caractère d'André, le portant à détester sourdement son père auquel il reprochait d'avoir, par ses querelles fréquentes et ses refus d'argent pour les soins du ménage, provoqué le triste épisode.

Le père Theurier, pendant ce temps-là, confiait ses peines à une vieille amie, que nous retrouverons si tragiquement mêlée à l'épilogue de cette histoire.

C'était une couturière de la rue Daniel - Stern, Mme Louise Bartout, qu'il connaissait depuis le temps où elle était Mme Duchesne (divorcée) et qu'elle était concierge de l'entreprise de travaux publics où travaillait le chef de chantier, 3, Villa du Poirier. Le fruit défendu avait-il été cueilli par Louise et Théodore du temps que commença leur amitié ? Le galant père Theurier l'a toujours nié, de même que Mme Bartout — laquelle a maintenant des moustaches qui auraient fait l'orgueil d'un grognard. En tout cas, ils entretenaient l'un et l'autre une persévérante et harmonieuse camaraderie, qui devait d'ailleurs les inciter à tenir ensemble, dans leurs vieux jours, la pompe à essence et le petit bistrot de Boismorand...

— Louise, vint annoncer le père Theurier à sa fraternelle confidente, au début de mars 1930, Louise, mon jugement de divorce est rendu. Ma femme obtient la garde de Madeleine et moi celle d'André. J'aurais préféré les garder tous les deux chez moi, rue Blomet, mais les juges ont partagé. Je tâcherai de gâter un peu plus André pour atténuer l'hostilité dont sa mère l'a animé contre moi. Mais quant à Madeleine, je vais être obligé de la restituer à sa mère qui la logera, hélas ! rue Le Marois, chez son amant le chauffeur de taxi...

Bien entendu, le phaéton d'Auteuil ne manqua pas d'entreprendre une cour victorieuse auprès de la jolie Madeleine. La mère, bien moins indignée dans ses sentiments maternels que dans sa fureur d'amante évincée, fit grand éclat de son courroux. Il y eut des cris et des coups ; et même de sanglantes blessures, dit certain témoin. Puis, laissant la place à sa fille sous le toit du chauffeur de taxi, elle alla, repentante et meurtrie, retrouver son ex-mari. Il consentit à l'héberger jusqu'à la prochaine saison où, abandonné par Madeleine, le chauffeur rappela Blanche Flèche...

C'est de cette date que la carrière galante de Mado entra dans « l'âge d'or ». Tout en étant la maîtresse de l'ancien et futur amant de sa mère, elle avait connu, en effet,

dans le quartier d'Auteuil un jeune industriel en produit d'entretien (ironique destin !) qui n'eut point de peine à la séduire par ses généreuses propositions. Il l'installa bientôt dans un coquet entresol de la rue Michel-Ange et la dota pendant sept ans d'une fastueuse « liste civile ». De plus, la providentielle liaison avait l'avantage de ne guère priver Mado de sa liberté. Du moins, dans la journée, pouvait-elle recevoir un charmant jeune homme blond, fils d'un libraire de la Porte de Saint-Cloud, qui devint d'autre part, un des meilleurs « copains » d'André Theurier.

Car Mado n'avait point oublié les mauvais jours qui les avaient unis, son frère et elle, dans une solidaire affection. Elle le combla, ce « petit Dédé », de mille attentions, lui prodigua l'argent de poche, en fit plus un enfant « pourri » qu'un enfant gâté, lui passant (bien qu'il eût à peine quatorze ans) son assiduité nocturne dans les cafés de Montparnasse, son accoutumance à l'alcoolisme, ses liaisons avec deux femmes mariées qui eussent pu lui servir de mère, ses prodigalités dans la toilette et les plaisirs, ainsi que les scandales qu'il provoquait par ses humeurs fantasques, qui le poussaient trop fréquemment à sortir de sa poche un impressionnant revolver...

De son côté, le père Theurier se montrait extrêmement faible pour son fils. Non content de dépenser un vrai capital (80.000 francs jusqu'au moment du baccalauréat) pour les études de ce « potache » qu'il fallait presque à chaque trimestre changer d'institution, il lui fournissait des subsides qui, ajoutés à ceux prodigués par Mado, ne favorisaient en réalité que la perversion de l'adolescent.

A la fin de 1935, excédé par les tourments que lui inspirait ce fils alcoolique et dévoyé, l'infortuné père d'André Theurier résolut (au lendemain de l'échec au baccalauréat du déplorable candidat) de se retirer à la campagne avec son redoutable rejeton. Il espérait qu'une vie plus saine, plus sobre, plus calme modifierait les intrépides dispositions de ce garçon. C'est alors que le pauvre homme fit installer en pleine solitude champêtre, à proximité du hameau de Boismorand, sur la route de Paris à Vichy, la coquette habitation à laquelle il adjoignit, pour échapper à l'oisiveté, un poste de distribution d'essence et une petite salle qu'il appela le Café du Relais.

Mais, bientôt, le pays fut mis en émoi par les singulières



En sortant de la maison de son premier crime, Theurier héla le chauffeur Baudin, sa future victime.

« fantaisies » du jeune nouveau venu qui ne trouvait rien de plus piquant, chaque fois qu'il rendait visite dans quelque ferme, que de mettre son revolver sur le coin de la table en se moquant insolamment de la terreur de ses hôtes.

Les gendarmes de la Bussière furent avertis, et leur chef Bodin dut plusieurs fois transmettre au père Theurier les doléances des habitants.

— Ah ! répliquait le malheureux bonhomme, cette manie de se servir du revolver est chez lui comme une idée fixe. Que de fois n'a-t-il pas menacé de son arme ses amis ou des inconnus. Et même, l'autre jour, alors qu'il était allé voir sa sœur à Paris, 36, quai d'Auteuil, il insulta dans l'escalier de l'immeuble le colonel Diddelit pour se battre au pistolet avec lui...

Les incidents du même genre se répétant trop fréquem-

Le malheureux Édouard Theurier fut assassiné par son fils, dans la petite cuisine où il se disposait à préparer du café pour le parricide et son compagnon.

ment dans la région de Boismorand, le chef de la gendarmerie Bodin finit par persuader le cafetier du Relais que pour mettre un terme aux dangereuses extravagances de l'incorrigible manieur d'armes, le mieux était de lui faire contracter un engagement militaire. C'est ainsi que, le 12 novembre 1936, André Theurier « en prenait » pour 5 ans au 10^e régiment d'infanterie coloniale, à Rueil.

On sait que le nouveau canonnière ne tarda pas à se faire remarquer de ses chefs, par sa culture et sa facile intelligence ; et qu'il fut bientôt inscrit au peloton des élèves officiers. Par contre, ses camarades appréciaient beaucoup moins la vivacité de ce garçon étrangement fantasque, sujet à des colères soudaines et menaçantes qui se répétaient à tout moment. Outre son impulsivité farouche, il recherchait quotidiennement les querelles, il aimait provoquer les bagarres. Il avait également des accès de « cafard » furieux au cours desquels il parlait de se



M^{me} Duchesne, témoin de la tuerie de Boismorand, faillit également être victime d'André Theurier.

suicider après avoir « descendu » quelques victimes, en utilisant le revolver ou le rasoir, voire la mitrailleuse ! Les uns lui avaient d'ailleurs donné le nom de cet engin pour sobriquet. Les autres l'appelaient « Je te creve ! », car cette menace était son expression courante.

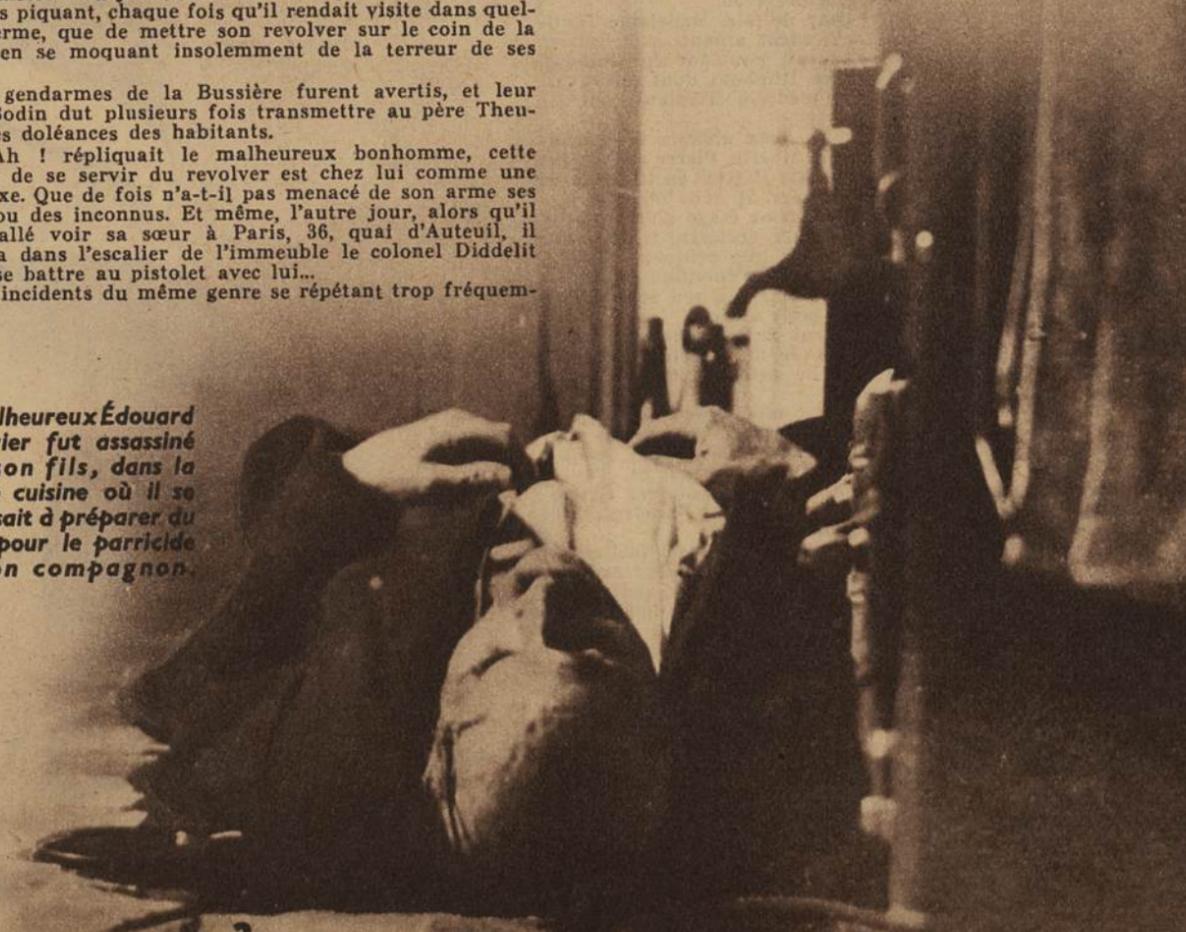
Cependant Theurier dépensait beaucoup d'argent, tant à Rueil qu'à Paris, offrant à boire à tout venant, entraînant ses compagnons d'armes dans les lieux de plaisirs et de débauche, fournissant même à certains les frais de « consommation » dans les maisons closes...

— Mais d'où sors-tu donc tant de « fric » ? s'étonnait son entourage de caserne et de « boîtes » à plaisir.

— J'ai ma sœur qui a de « bath michetons », rétorquait-il. Alors, vous comprenez, je me sucre ! Ma sœur est d'ailleurs très chic. Elle me donne tout l'argent que je veux...

— Et ton père ?
— Il m'a coupé les vivres ! Aussi : Je lui revaudrai ça de ce vieux s... Et j'en ai autant au service de l'actuel amant de ma sœur, s'il resserre les cordons de la bourse...

Ce nouveau « banquier » de Mado et d'André Theurier était le fils d'un riche fabricant de produits chimiques, Pierre Rimbold. Il avait succédé à l'industriel en pro-





Blessée à la tête et à la cuisse M^{me} Bartout perdit des flots de sang et dut être transportée à l'hôpital de Gien.



A l'aube, le taxi de la randonnée de mort entrant à Vichy et c'est alors que se déroula l'épilogue du drame.



Quatrième victime du monstrueux criminel M. Naudin fut transporté à l'hôpital de Vichy dans un état grave.

duits d'entretien, dans les destinées sentimentales de Mado, depuis le mois de septembre 1936.

Un dimanche matin, par coup de tête, Madeleine Theurier avait abandonné son précédent amant, sans laisser d'adresse à celui-ci, qui l'adorait pourtant éperdument. Elle avait alors rejoint Pierre Rimbold dont elle avait fait la connaissance chez le médecin d'Auteuil qui les soignait l'un et l'autre...

Au début de leur liaison, les deux amants se rencontrèrent dans un petit hôtel de la Muette, Pierre ne voulant point que sa femme, avec laquelle il était en instance de divorce, pût le surprendre en flagrant délit d'adultère.

Puis, ils s'installèrent au troisième étage d'un luxueux immeuble de l'avenue Paul-Doumer, occupant là un « studio » moderne, aussi confortable que coûteux. Mais la famille du jeune mari éceruvé prit d'énergiques dispositions pour essayer de ramener celui-ci à son épouse et à son garçonnet de trois ans, le petit Alain.

— En lui supprimant les cent mille francs de traitement que je lui verse chaque année, dit le riche papa, je suis bien sûr que Pierre ne tardera pas à voir se détacher de lui sa maîtresse.

Il fut fait comme il était dit ; mais Mado ne s'en alla point. On vécut de quelques emprunts contractés par Pierre. On diminua le train de vie ; d'ailleurs jusqu'à laisser impayé le montant du dernier terme. Et, d'autre part, Madeleine se procura de petites ressources en travaillant dans une teinturerie de la rue du Ranelagh, tout en se faisant passer pour mannequin...

Donc, André Theurier ne trouva plus aussi facilement qu'auparavant les profits que lui valait la générosité de sa sœur. Le manque d'argent l'aigrit. Il s'en prit à son père, qui lui répondit par des réprimandes. Il harcela son « beau-frère », qui ne pouvait que lui répondre :

— Mon « pauvre » vieux : je ne peux plus !...

Finies, les dilapidations du fétard invétéré ; fini le luxe des « boltes » de nuit, la satisfaction des coûteux caprices et des exigeantes fantaisies.

Dès lors, le « cafard » de Theurier agit profondément sur ses sombres humeurs, accentuant la nervosité et le déséquilibre de son caractère pernicieux.

Alors le drame éclata, effroyable tragédie qui devait jalonner de tant de victimes (deux morts et trois blessés graves) la « route bleue » de Paris à Vichy, qui fut, cette nuit-là, la route rouge...

C'était à une heure du matin, samedi dernier 10 avril, André Theurier qui, depuis deux jours, était en permission chez sa sœur, avait accompagné celle-ci dans un dîner

de la rue Vavin, cependant que, las et moralement déprimé, Pierre Rimbold, l'amant de Mado, s'était mis au lit de bonne heure.

Au retour, le frère et la sœur trouvèrent leur bienfaiteur assoupi. Mado passa dans la pièce voisine pour effectuer sa toilette de nuit ; tandis qu'André demeurait auprès du lit de son « beau-frère » regardant, avec un air étrangement réfléchi, le tranquille dormeur.

Quelle effroyable idée s'empara alors du névrosé ? Quelle explosion de rancune ; quelle impulsion tragique anima son bras ? Fut-ce l'influence de la mère (dont il entendait chaque dimanche s'exprimer la haine contre le père et l'amant de Mado) qui agit alors sur lui ? Fut-ce, plus vraisemblablement, quelque accès de folie sanguinaire qui mua l'alcoolique déséquilibré en un monstre froidement cruel ? Toujours est-il que, d'un geste lent, le regard attentivement fixé sur la tempe de Pierre Rimbold, son « chic frangin », Theurier déchargea sans trembler, dans la tête du malheureux, le redoutable revolver qu'il avait précautionneusement extrait de la table de nuit...

Un cri ! Une porte brusquement ouverte ! Et Mado paraît, hagarde, ayant entendu le bruit de la meurtrière détonation.

— André, que s'est-il passé ? Qu'as-tu fait, misérable ?...

Point n'est pourtant besoin de demander d'explications. Un mince filet rouge s'écoule sur la blancheur des draps, et Pierre Rimbold (qui avait trente ans) ne bouge plus...

On imagine la précipitation avec laquelle Madeleine Theurier dévala les trois étages, dans la paix de l'immeuble endormi, courant à la recherche d'un taxi pour aller quérir un médecin. On sait aussi qu'aux pas accélérés de la jeune femme et au ton rauque de sa voix pour demander le cordon, Mme Detalle, la concierge, parut au carreau de sa loge, juste au moment où, sur les pas de sa sœur, surgissait le meurtrier. La porte n'était pas encore ouverte, trois balles détonèrent dans la loge pour inciter Mme Detalle, miraculeusement indemne, à agir avec plus de promptitude.

Dehors, un taxi passe. Le fugitif assassin l'arrête et s'y engouffre.

— A Boismorand, près de Gien Je vous montrerai le chemin...

Trois heures du matin, voici la petite maison solitaire du père Theurier, au bord de la route de Vichy. Le fils monstrueux bondit sur les marches, appelant le conducteur Naudin pour venir « s'en jeter un » au Relais. On frappe. On réveille le papa Theurier qui, en attendant de revêtir son pantalon, fait passer dans la cuisine les nocturnes voyageurs.

Puis, il leur prépare le café, tout en s'enquérant de l'étrange mobile de la randonnée de son fils. Mme Bartout, la fidèle amie des anciens jours, laquelle est venue partager la retraite du vieil Edouard, ne perçoit que confusément, de la chambre du fond, la conversation qu'il échange avec son fils. Mme Duchesne, belle-fille de la précédente, qui, affligée d'anémie cérébrale à la suite de ses récentes couches, a été envoyée à la campagne pour éviter tout choc nerveux, entend seulement ces quelques mots, prononcés par André.

— As-tu acheté des balles de 8 mm. pour ton revolver ? Car le père Theurier possédait un vieux pistolet ; mais ne s'était jamais soucié de s'approvisionner en projectiles. C'était une circonstance qui, à ce moment, intéressait particulièrement le prochain parricide...

Soudain, un coup de feu ! Mme Bartout bondit de sa couche pour accourir au secours de M. Theurier dont elle comprend qu'il est « touché ». Mais à peine arrive-t-elle

Madeleine Theurier, trop généreuse pour son frère, favorisa sans le vouloir la perversion du meurtrier qui lui coûte maintenant tant de larmes.

à sa porte que, dans l'obscurité du couloir (seulement éclairé par la cuisine), elle se trouve face à face avec le sanguinaire André, déjà deux fois meurtrier dans cette horrible nuit. A la vue de l'amie de son père, celui-ci tire de nouveau, immédiatement. La troisième victime s'écroule au fond du couloir, perdant, sur le carrelage, des flots de sang.

Le monstre, tenant sous la menace de son arme, le chauffeur de taxi transi d'émotion et d'angoisse, pénètre alors, en enjambant le corps de Mme Bartout, dans la chambre à coucher des deux vieillards (il y a là deux lits) dont il se dispose à dévaliser l'armoire. Mme Duchesne, qui occupe la chambre voisine avec son tout jeune bébé, survient à son tour, apparaissant dans la pénombre comme une blanche madone pressant son petit contre son sein.

— Pitié pour moi ! supplie-t-elle. Pitié pour mon pauvre enfant...

— Moi, je veux tuer ! répond l'hallucinante silhouette qui braque devant elle son arme au reflet brillant.

Le tremblant chauffeur de taxi intervient.

— Ne la tue pas, dit-il. Pas ça ! On ne « brûle » pas une mère qui porte son « lardon » dans les bras. Et puis, moi aussi, j'ai des gosses : arrête-toi d'assassiner...

Mme Duchesne échappa de la sorte au massacre. Elle parvint à se réfugier au grenier où, ayant entassé sur la trappe les plus lourds objets, elle allait, jusqu'à l'aube, agiter sa lampe électrique pour signaler sa détresse et attirer les automobilistes noctambules dans la solitaire maison où elle était entourée d'un cadavre et d'une moribonde !

Quand la malheureuse femme put enfin donner l'alerte c'était l'heure où se déroulait à Vichy le dernier épisode tragique de la fantastique randonnée de mort.

Arrivé à l'entrée de la ville, après avoir maintenu M. Naudin, tout le long du parcours, à bout portant de son revolver, le fou sanguinaire avait fermé les yeux.

Effet de l'ivresse cérébrale ? Lassitude de l'infamnel trajet ? Le chauffeur le crut et, persuadé que son redoutable passager s'était assoupi, il jugea le moment opportun pour ralentir, lâcher le volant et désarmer le triple assassin. Terrible erreur ! André Theurier ne dormait pas ; et, à travers les cils mi-clos, il ne perdait pas un geste de son compagnon angoissé. Au geste que celui-ci esquissa pour s'emparer du revolver meurtrier, le monstre réagit soudain, tirant une deuxième arme de sa poche. Une salve crépita, blessant M. Naudin, quatrième victime de la tragédie. Mais le chauffeur de taxi put cependant rejeter l'heurier du véhicule et se cramponner à lui pour le faire arrêter. La lutte farouche continua sur la chaussée, puis, dans le ruisseau, où tous deux avaient roulé, cependant que les balles continuaient de balayer à la ronde.

Les témoins matineux s'égaillèrent en grand effroi. Mais l'un d'eux, rencontrant un dessinateur attaché au Casino, lui narra le duel, d'une voix haletante.

— Bah ! répondit le passant, ce doit être un « règlement de comptes ». Laissons les individus s'entre-tuer : ils ne doivent pas être bien intéressants...

Le jeune homme tenant ce propos n'était autre que M. Bartout, fils de la malheureuse victime de Boismorand, lequel était loin de se douter que l'un des « peu intéressants » adversaires était le meurtrier de sa mère !

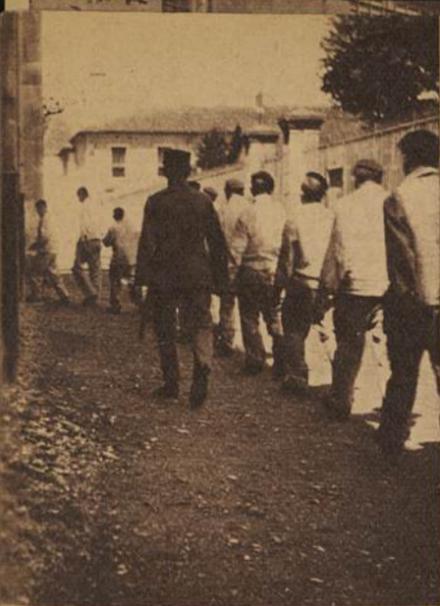
Quand il le sut, on avait déjà transporté à l'hôpital de Vichy les deux blessés ensanglantés : André Theurier et sa quatrième victime.

L'épilogue du drame était accompli !

L'orgie de sang était enfin épuisée ! Mais elle aura inscrit au « palmarès » des criminels hallucinants un nom qui, selon la prophétie des nourrices de Champ de Mars, hantera longtemps la mémoire des contemporains.

Les enquêteurs de « Détective ».



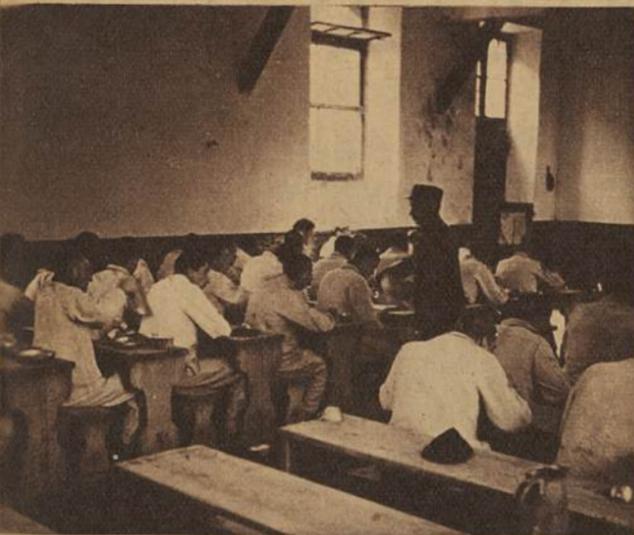


M. Marc Rucart, ministre de la justice et Andrieu, directeur de l'administration pénitentiaire...



...Ont tout voulu voir à Eysses: départ pour les ateliers de couture et pour les diverses corvées.

EYSSSES



Les réfectoires des enfants punis, leurs ateliers, ont été visités par ces deux hommes de cœur.

LE SCANDALE D'EYSSSES

LE scandale d'Eysses a provoqué dans l'opinion publique un cri de révolte. La mort du pupille Roger Abel, qui pendant cinq mois a été maintenu en cellule, a soulevé les cœurs.

Des hommes politiques de toutes opinions ont été interrogés : ils sont unanimes à condamner les « bagnes d'enfants » qu'une loi récente a baptisés « maisons d'éducation surveillée »... Il faut que cela ne soit plus un mot ni un projet de loi, mais que cela devienne une réalité. Nous voulons bien de l'éducation surveillée avec les hommes de cœur actuellement au gouvernement, mais nous ne voulons plus de bagnes d'enfants. Nous ne prétendons pas que tous les enfants qui vont en maisons de correction soient de petits saints ni que tous leurs gardiens soient des tortionnaires. Mais nous prétendons qu'ici et là le coupable essentiel, c'est la société.

Ayons le courage de supprimer les taudis, les bouges, tous les foyers infectieux. Ayons le courage de reconnaître aux filles-mères les mêmes droits qu'aux épouses légitimes ; ayons le courage de traquer le père indigne. Disons qu'il n'y aura plus pour les enfants — mêmes coupables — de gardes-chiourmes, mais des éducateurs. Ne continuons pas l'hypocrisie des « familles nombreuses » qu'on ne peut élever convenablement ni physiologiquement, ni physiquement, et nous aurons beaucoup fait pour vaincre le mal.

Pour nous, à *Détective*, nous sommes à l'aise pour crier notre angoisse. Car nous n'avons pas attendu que l'opinion soit alertée et réagisse — même trop violemment — pour agir ; nous avons la fierté de l'avoir secouée !

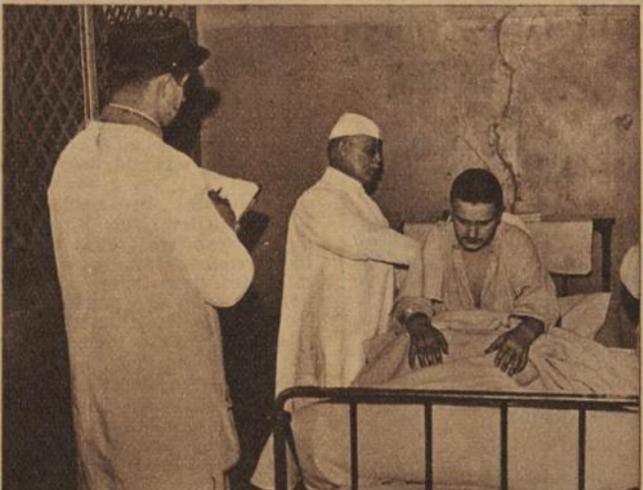
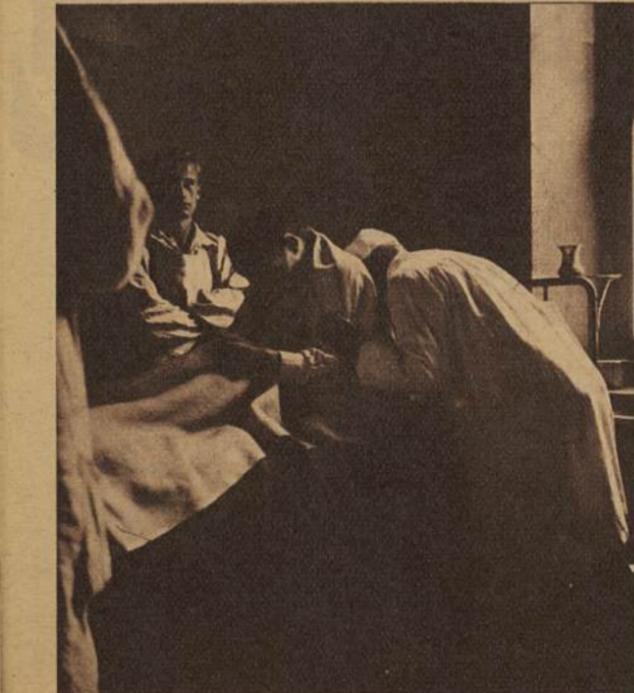
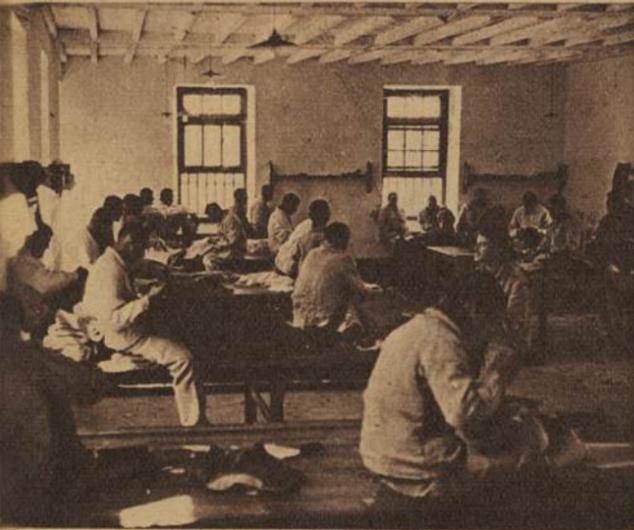
Qu'on feuillette la collection du journal : c'est d'abord le « bague des gosses », dont Henri Danjou, en septembre 1930, dénonçait la honte.

Danjou encore, en 1934, recherchait les véritables causes de la mutinerie de Belle-Isle. Louis Roubaud publiait la même année son pathétique reportage sur les « bagnes d'enfants ». *Détective* avait donné leur nom à ces établissements pénitentiaires.

En nos chroniques innombrables sur ce sujet, qui est un des plus angoissants de l'heure, tout fut mis en demeure pour appuyer l'action des parlementaires dévoués — au-dessus des querelles politiques — à cette magnifique cause.

C'est pourquoi notre action continue nous donne droit d'intervenir dans le débat qui agite la presse. Il faut fermer les bagnes où meurent les gosses, où se pourrissent ceux qui survivent.

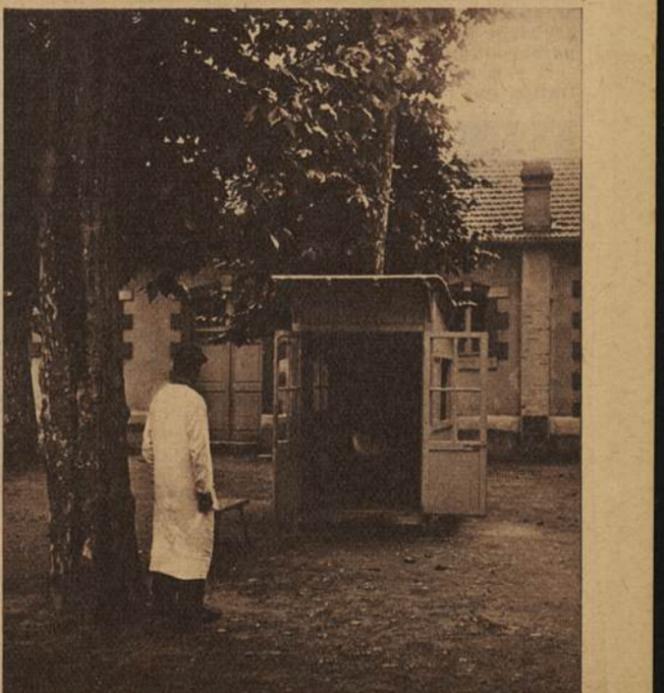
Il n'est pas réforme plus urgente : avec l'affaire d'Eysses, le garde des Sceaux, dont nous connaissons la bonté et l'énergie, a une occasion unique pour la réaliser dans toute sa vigueur !



Enfin, le problème médical, si important dans ces maisons où aboutissent beaucoup d'enfants tarés physiquement aussi, les a préoccupés : visites des médecins, du solarium - un peu sommaire - d'Eysses, etc..., ils ont tout voulu voir, tout comprendre, afin de pouvoir tout améliorer...



Ils se sont penchés aussi sur le système éducatif des détenus : salles de classe, cours de récréation.





Le fils de la victime et M^{me} Duchemin, sa nièce, accoururent à Nice dès qu'ils apprirent la mort tragique de l'ancien directeur des Domaines de Versailles.

Nice (de notre correspondant particulier).

J'IMAGINE que si un poète imprégné de surréalisme avait été chargé de prononcer l'oraison funèbre de M. Arthur Coignard, il eût dit quelque chose dans ce goût :

— Voilà du romantisme mal placé, du mystère mal distribué. M. Arthur Coignard, dont le nom, à un Jérôme près, évoque un épicurisme orné de grec égrillard et de latin contemplatif, fut un admirable fonctionnaire de la morose et poussiéreuse Administration des Domaines. Sa carrière le conduisit sans heurts, avec cette douceur propre aux rivières qui naissent à mi-colline pour glisser immédiatement dans la plaine, à une retraite entourée de considération. Tout, son goût de la responsabilité, le choix de son tailleur, son sens de l'économie, son horreur des armes à feu, son carnet de dépenses où il inscrivait les quatre sous de pourboire qu'il donnait au garçon de café, ses relations avec d'anciens collègues honorablement sourds et des officiers de province qui tiennent table de bridge après neuf heures du soir, tout lui préparait une mort dans un lit, sans essoufflement, munie des sacrements de l'Eglise.

« Or, cet homme, qui fut ponctuel, a manqué sa fin, celle à laquelle il avait droit. Cet homme, qui fut logique depuis l'âge de raison, est mort illogiquement, vedette d'un drame dont on ne sait rien, d'une aventure pour laquelle il ne semblait point préparé. Il est mort assassiné. »

Ancien directeur des Domaines de Versailles, ville qu'il habitait au 47 de la rue d'Angivillers, père de deux fils, honnêtement fonctionnaires, comme lui-même, dans l'Enregistrement, jouissant d'une rente de 40.000 francs et d'une fortune assez considérable, M. Coignard, aussi droit qu'un peuplier malgré ses 78 ans, était venu pour quinze jours goûter au printemps niçois comme un vieillard gourmand peut goûter à un fruit sucré.

Un billet d'aller-retour dans sa poche, il était descendu dans un paisible hôtel du boulevard Victor-Hugo.

Il louait un fauteuil, à onze heures, promenade des Anglais, pour voir défiler les femmes aux silhouettes de mannequins en exhibition ; il déjeunait du classique tendron de veau garni de céleris glacés (que n'allait-il chez Bouteau !), partageait son après-midi entre le soleil et le hall des casinos, s'abstenait prudemment de jeter une pièce de cent sous sur le tapis de la boule. Il fuyait soigneusement sa famille, une belle-sœur et une nièce ; allait sonner, lorsque le temps se gâtait, chez ses amis Proal, Scoffier ou Gabolde, et, après avoir dîné dans une salle à manger riche de petits anges en plâtre, il disparaissait jusqu'à minuit.

Il y a actuellement, à Nice, 20.000 retraités qui ressemblent à M. Arthur Coignard, boivent des cafés-crème ou des

bocks à la terrasse des cafés, lisent leur journal sur un banc du jardin Albert-1^{er}, vont aux conférences du Centre Universitaire méditerranéen et s'indignent lorsqu'ils apprennent que le service des restaurants est passé à 12 %. 20.000 retraités pour le sommeil desquels on a créé des zones de silence et interdit la circulation des poids lourds dans les quartiers fleuris de clématites et de jeunes bonnes piémontaises aux yeux verts.

Pourquoi, alors, M. Arthur Coignard a-t-il été trouvé dans les roseaux de Californie, couché sur le ventre, deux balles dans la tête et son chapeau proprement posé sur le sol ? C'est là que commence l'inexplicable.

C'est à l'extrémité de la promenade des Anglais, après les palaces, les immeubles à vingt mille francs la saison, les villas à portiques. C'est une espèce de banlieue où se mêlent des caboulots, des maisons basses, des garages, des ateliers, des terrains pelés dont l'un sert provisoirement de champ d'aviation, des restaurants avec bosquets et un rond-point presque aussi célèbre pour les soupirs qui s'y élèvent que certaines allées du Bois de Boulogne.

Il y a sept ans, c'est à Californie, sur la plage, qu'on trouva le cadavre d'un singulier personnage du nom de Miragoli.

C'est du côté terre, par contre, qu'a été découvert le corps de M. Coignard, presque au bord de la route de Marseille, dans un paysage où stationnent volontiers, lorsque les gendarmes sont déboulinaires, des caravanes de romanichels.

Il y a là, entre la route et l'ancien chemin de la Californie, un pré bourbeux où s'étalent aux deux bouts de maigres gerbes de roseaux.

C'est un matin vers 7 heures — la route de Marseille est très passante — qu'un ouvrier boulanger aperçut le cadavre.

Les premières constatations furent faites par le commissaire de police du quartier, le perspicace M. Soret et le secrétaire Scholtès.

Le cadavre était étendu sur l'herbe, au milieu des roseaux. Il portait deux blessures à la tête, l'une derrière le lobe de l'oreille gauche, l'autre sous le menton. Le mort était vêtu d'un pardessus gris foncé déboutonné, d'un complet de même couleur dont le veston était également déboutonné. Une montre en or sortie du gousset du gilet pendait au bout de sa chaîne.

Ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que, les enquêteurs ne manquèrent point

M. Gabolde, l'ami d'enfance d'Arthur Coignard, qui déjeuna avec lui la veille du drame et recueillit les projets d'avenir de celui qui allait disparaître...



de le constater, rien n'indiquait qu'il y eût eu trace de lutte ou d'agression. Le malheureux Arthur Coignard paraissait s'être endormi là, le nez dans la terre, le pantalon bien ajusté et son chapeau posé à quelques mètres de là sur le sol, comme s'il se fût agi pour lui de s'en débarrasser avant de s'allonger dans l'herbe.

On trouva une enveloppe blanche contenant trois billets de cent francs, un portefeuille avec des cartes d'identité et une somme de 150 francs. Le bras droit était légèrement replié sous la poitrine alors que le gauche, allongé, montrait une main crispée, une main qui, au moment de la chute ou de l'évanouissement, paraissait s'être accrochée à un roseau. Sous la tête, la terre humide avait bu le sang d'une flaque, large à peine comme une soucoupe. Par contre, des taches sanglantes furent relevées sur le revers du pardessus, du veston et dans la poche intérieure du pantalon.

Depuis combien de temps le corps était-il là ? On apprit qu'un cantonnier, Vin-

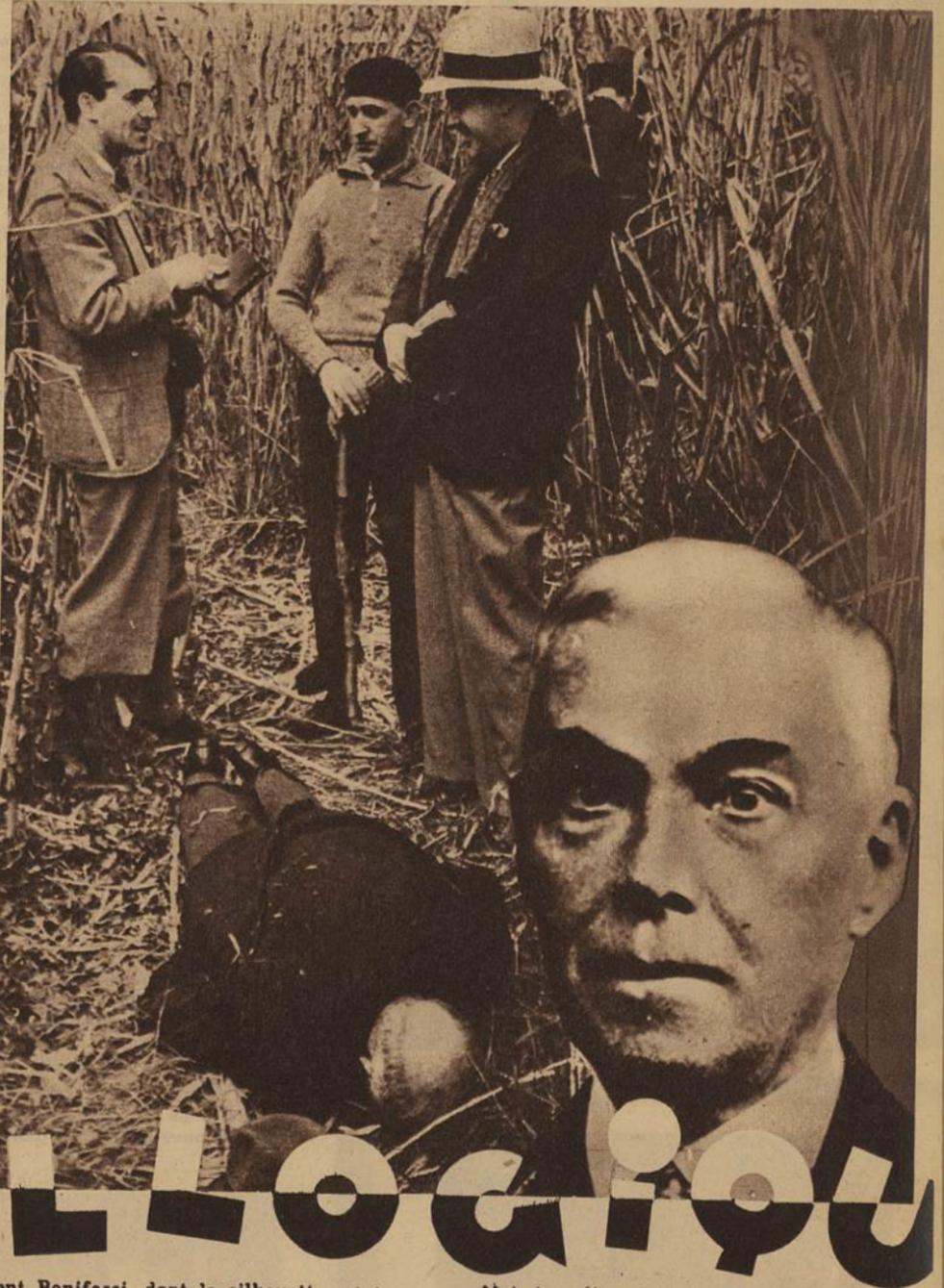
l'isolement du fameux terrain pouvaient laisser à penser, en effet, qu'Arthur Coignard avait décidé d'en finir avec la vie, dans ce coin perdu qui pourrait bien être à sa façon le bout du monde.

Le commissaire Soret ne manqua point de faire constater aussitôt qu'on ne retrouvait pas l'arme du crime, que le fait qu'il n'y eût pas de vol apparent ne suffisait point à expliquer le suicide. Une rapide enquête, faite à l'hôtel où Arthur Coignard était descendu et autour de ses relations établit que la victime était en excellente santé, qu'elle était, dans la journée qui précéda le drame, de parfaite humeur et que rien ne laissait supposer qu'elle ait pu envisager un seul instant de mettre fin à ses jours.

Il fallut donc admettre après 24 heures d'hésitation qu'Arthur Coignard avait été assassiné.

Un homme qui se tue un soir de vertige à deux kilomètres des casinos illuminés, dans un terrain vague, une sorte de zone hantée par les vagabonds ou les vicieux, ça s'explique ou ça ne s'explique

LE CADAVRE



cent Bonifassi, dont la silhouette est familière aux habitants de la Californie, avait aperçu ce qu'il croyait être un dormeur ivre, vers six heures trente du matin.

L'autopsie du médecin légiste, le D^r Peaudeleu, fut plus précise. Alors qu'elle établissait que la balle tirée sous le menton s'était logée dans le maxillaire inférieur, que celle tirée derrière l'oreille avait été mortelle, en traversant le cou, elle fixait la mort d'Arthur Coignard entre deux heures et trois heures du matin.

On constata, d'autre part, que les deux montres de la victime, la montre en or et une montre-bracelet étaient arrêtées, l'une à trois heures moins cinq, l'autre à trois heures dix.

Suicide ou crime ?

Le D^r Peaudeleu inclinait vers la première hypothèse. Il avait constaté qu'autour des blessures, la peau avait été grillée, tachée de poudre, ce qui prouvait que les deux coups de feu avaient été tirés à bout portant. La position du corps, l'absence de tout désordre vestimentaire,

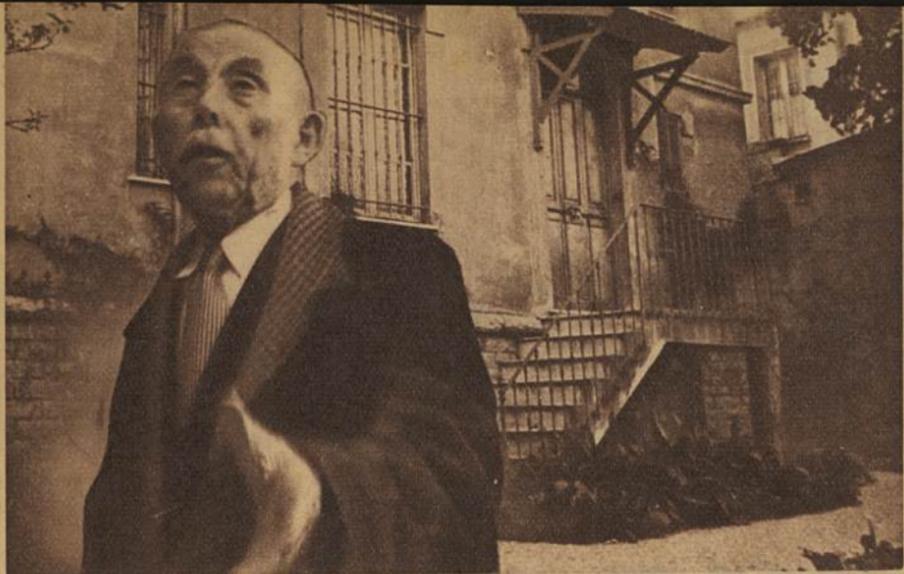
pas. Mais la police n'a point pour mission sociale de s'embarrasser de psychologie. Mais un ancien directeur des Domaines versaillais et retraité qui se laisse abattre de deux coups de revolver — d'un mauvais revolver à balles de plomb — et dont on retrouve le cadavre dans des roseaux anémiques, après le mystère d'une nuit lourde d'étrangetés comme toutes les nuits de la Riviera, voilà qui ouvre le champs aux hypothèses policières les plus baroques.

D'où partir, en effet ?

Arthur Coignard est presque inconnu sur la Riviera. Trois personnes seules peuvent renseigner, si elles y mettent quelque bonne volonté, les enquêteurs de la première heure.

C'est le colonel Proal, l'ancien maire de la Trinité-Victor, M. Scoffier, le directeur de l'Office du Contribuable, M. Gabolde, avec lesquels Arthur Coignard entretenait des relations suivies d'amitié.

— Coignard, répondit le colonel Proal, c'est chez moi qu'il a fait son dernier dîner. Dans l'après-midi il était venu me faire ses adieux, car il devait repartir le lendemain pour Versailles et je l'avais



C'est dans la " Villa des Ifs " propriété de son ami le colonel Proal, que Coignard prit un rapide et dernier diner. Puis, sous un prétexte, il s'en fut... vers la mort.

invité à passer la soirée avec nous. Il réserva sa réponse mais me téléphona par la suite qu'il acceptait. Il vint, en effet, mais nous quitta aussitôt après le diner vers neuf heures et demie sous le prétexte de rejoindre M. Scoffier.

— Quel blagueur ! s'exclama M. Scoffier qui, lui aussi, fut dans les Domaines. Coignard est venu dans l'après-midi m'annoncer qu'il quittait Nice, son billet d'aller et retour ne lui permettant pas d'allonger son séjour, mais il n'a jamais été question qu'il vienne me retrouver dans la soirée.

Et M. Gabolde de faire des confidences : — Coignard était un ami d'enfance. Nous nous sommes suivis pas à pas, dans la carrière administrative. Il débuta en 1883 à Guillaumes, dans les Alpes-Maritimes, comme receveur des Domaines. Rédacteur à Tours, inspecteur principal à Nantes, il fut directeur à Ajaccio puis à Versailles. C'était un homme de la meilleure éducation, jovial, sain, normal, plein de pudeur. Vous pouvez être sûr qu'on l'a assassiné. Il déjeuna chez moi jeudi. Pendant tout le repas il fut plein d'entrain et de gaieté. Au cours de l'après-midi nous allâmes faire une promenade au cap d'Antibes, et Coignard se promit de faire, l'an prochain, un séjour d'au moins quatre mois sur la Côte d'Azur. Je ne devais pas le revoir, hélas ! Il m'avait promis de venir me serrer la main avant de prendre son train, vendredi. Ce sont les journaux qui m'apprennent sa mort.

On peut donc, d'après ces témoignages, établir de la façon suivante l'emploi du temps de la victime pendant la journée qui précéda et probablement prépara le drame.

A 11 h. 30, M. Coignard quitte l'hôtel. Il se rend chez son ami Gabolde, à quelques centaines de mètres de là, pour y déjeuner.

A 17 heures, rentrant d'une promenade au cap d'Antibes, il prend l'autobus place Masséna et se présente chez le colonel Proal qui habite boulevard du Mont-Boron, c'est-à-dire au delà du port. Le colonel l'invite à dîner. Il réserve sa réponse.

Vers 18 heures on le trouve chez M. Scoffier, rue Vernier. Il lui fait ses adieux.

Vers 20 heures, il arrive pour dîner chez le colonel Proal, après avoir donné son accord par téléphone.

A 21 h. 30, il quitte le boulevard du Mont-Boron. Il est tellement pressé qu'il boit son café debout.

A partir de ce moment, nul ne l'a revu vivant.

Le paisible hôtel
Bd Victor-Hugo, à
Nice, où Coignard
goûtait les joies
de la Côte d'Azur.



Eut-il, après 19 h. 30, un rendez-vous galant et cela fut-il la cause de sa mort ? Coignard, bien qu'un quatrième ami, M. Bisson, fasse des réserves sur ce point, passait pour être fort vert et pour aimer le cotillon.

— Il se vantait, chuchote M. Bisson. Les mœurs aidant, on est enclin à supposer que la victime avait une liaison qui, ce soir tragique, le mit en présence ou d'un mari bafoué, ce qui est assez douteux, ou plutôt d'un « protecteur » exigeant, un de ces messieurs aux souliers jaunes, à la chemise voyante, aux mains d'oisifs, que l'on voit jouer à la belote tout au long de la journée, dans les bars où les « books » viennent prendre leurs jeux. Objet d'une tentative de chantage, Arthur Coignard se serait regimé, aurait menacé de porter plainte et le « protecteur », peu enclin à se rendre chez le juge d'instruction, lui aurait logé deux balles dans la tête. Ce qui suppose :

Que Coignard fut assez docile pour se laisser « brûler » à bout portant.

Ce qui suppose aussi qu'après le crime, le corps aurait été transporté en automobile à la Californie.

Et voilà, semble-t-il, par enchaînement, le problème posé sous son véritable angle.

1° Coignard a-t-il été tué sur place dans le terrain vague ? Prudent, craintif même, il apparaît que s'il est venu là c'est pour répondre à un rendez-vous inavouable, rendez-vous commandé par une personne de mœurs douteuses. Disons tout de suite que cette dernière supposition est détruite par les témoignages de ceux qui ont approché le mort... Reste évidemment la vie secrète, celle des octogénaires étant parfois plus agitée que celle des adolescents.

2° Coignard a-t-il été transporté mort ou mourant à la Californie ? Dans l'affirmative — le docteur Peudeleu estime qu'il a pu agoniser une demi-heure au milieu des roseaux — le crime a été perpétré soit dans un appartement, soit dans une chambre d'hôtel, soit dans une maison de rendez-vous. Dans ce cas, le corps sanglant aurait été enveloppé dans une couverture et les meurtriers s'en seraient débarrassés au plus vite.

Motifs : vengeance ou chantage. Voilà, certes, une énigme bien ronde qui semble dépasser la personnalité du malheureux Arthur Coignard. Les enquêteurs paraissent s'y casser les dents. Peut-être pourraient-ils étendre le champ de leurs investigations ; quitter pour quelques heures la zone, les alentours du cabaret des Deux entités pour aller entendre la complainte des phonographes dans les quartiers où les habitants croyaient dur comme fer à la parfaite vie sentimentale de monsieur le directeur des Domaines, jusqu'au moment qu'une sale petite balle hypocrite, l'envoya dans l'autre monde.

Pierre ROCHER.

La Vraie Recette du BONHEUR

Vous prenez un crayon. Vous remplissez de votre propre main le bon ci-dessous. Vous le découpez et vous le mettez dans une enveloppe cachetée à l'adresse du Professeur N. SIRMA, (Service 83), 3, rue Guillaumot, Paris (12^e). Vous pouvez, si vous le voulez, joindre 2 francs en timbres-poste. Vous recevrez bientôt, discrètement, une étude spéciale de votre vie, absolument gratuite, qui vous apprendra vos périodes de chance, vos chiffres, couleurs et jours favorables. En suivant les conseils donnés, vous apprendrez à connaître vos vrais et faux amis, vous profiterez des bonnes occasions de la



vie, vous évitez les « tuiles », on vous aime et on vous apprécie selon vos désirs et selon vos mérites. Une nouvelle vie s'ouvre devant vous. Cette recette a été éprouvée par des milliers de personnes qui ont voué au Professeur SIRMA une reconnaissance infinie. Il ne tient qu'à vous de grossir leur nombre.

Surtout ne jetez pas ce journal avant de l'avoir fait. Découpez ceci immédiatement avant de continuer votre lecture, car vous pouvez l'oublier.

BON POUR UN HOROSCOPE GRATUIT

offert par "DéTECTIVE"

Nom (M., Mme ou Mlle)

Prénoms

N° Rue

Ville Départ.

Date de naissance



RIDES. patte d'oie, coin du nez, de la bouche, du front, etc., poches des yeux, paupières fripées, points noirs, bajoues, cou flétri, atténués en 8 j, Dispersés en 1 mois. Méth. nouv. sensationnelle. Facile chez soi, en secret. Ecrivez-moi pour envoi gratuit. Sœur MAS, 36, r. de la Glacière, Paris

SCIENCES OCCULTES

MARCELLE Exactitude dans ses prédictions. — Voit juste, précise événements. — Par correspondance, envoyer date naissance, cheveu et 15 fr. 50. — Tous les jours de 10 h. à 19 h. — Tarots depuis 10 fr. 17, rue Le Peletier, Paris.

Mme NORLAN Voyante diplômée. Cartes Réussit en tout. Ts les Jrs, 92, bd Magenta, Paris. Par corr. 10 fr.

Cabinet R. Barrau

Divorces. Renseignements, Recherches, Surveillance, Protection (Paris-province), 30, rue Le Peletier, Paris-9^e. T. Provence 56-18.

BENOIT DE VAISE
Une Science Nouvelle ?

LA RADIESTHÉSIE DIVINATOIRE

À LA PORTÉE DE TOUS
Manuel Théorique et Pratique du Pendule Hermétique
Envoi à domicile contre 2 fr. 50 en timbres-poste
LIBRAIRIE CRITIQUE
25, Rue de Vanves, PARIS - 14^e

Gagnez 100 fr. par jour

en devenant astrologue. Cours par correspondance ; comment prédire l'avenir, faire des horoscopes et indiquer les numéros gagnants de la Loterie selon les astres. — Notice gratis et franco, Ecole Astra, 12, rue du Havre, Paris.

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.
Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.
Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.
INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17^e

CECI INTÉRESSE

Tous les jeunes gens et jeunes filles
tous les pères et mères de famille

L'ECOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent. L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 26.300 : Classes primaires et primaires supérieures complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Bourses, Inspection primaire, Herboriste.

Broch. 26.305 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 26.310 : Carrières administratives.

Broch. 26.315 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 26.322 : Emplois réservés.

Broch. 26.325 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 26.331 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 26.336 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténodactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 26.342 : Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, annamite, espéranto. Carrières accessibles aux polyglottes. — Tourisme.

Broch. 26.347 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 26.350 : Mairies marchandes.

Broch. 26.357 : Solfège, chant, diction, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 26.363 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats dans les E. P. S., Lycées, Ecoles pratiques).

Broch. 26.368 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse, retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 26.372 : Journalisme ; secrétariats. — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. 26.377 : Cinéma ; scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 26.382 : Carrières coloniales.

Broch. 26.384 : L'Art d'écrire, L'Art de parler.

Broch. 26.387 : Carrières féminines.

Broch. 26.393 : Pour les enfants débiles.

Broch. 26.396 : Coiffure, Soins de beauté. — Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 26.397 : Journalisme ; secrétariats. — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. 26.377 : Cinéma ; scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 26.382 : Carrières coloniales.

Broch. 26.384 : L'Art d'écrire, L'Art de parler.

Broch. 26.387 : Carrières féminines.

Broch. 26.393 : Pour les enfants débiles.

Broch. 26.396 : Coiffure, Soins de beauté.

Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets à titre gracieux et sans engagement de votre part.

LA REPOUSSE DES CHEVEUX est-elle POSSIBLE ?

Vous avez déjà essayé divers traitements et vous vous étonnez de n'obtenir aucun résultat.

En étudiant la véritable cause de la chute et de la repousse des cheveux un célèbre praticien de Paris a solutionné le problème.

C'est en effet la première fois qu'est appliqué le seul traitement véritablement rationnel et utile de la calvitie, le traitement interne ; et c'est ce qui explique le succès de notre méthode comparé aux innombrables méthodes antérieures aussi vantées qu'inefficaces.

La chute des cheveux est due surtout à des causes générales de nature arthritique et à des insuffisances de glandes internes, spécialement la pré-hypophyse, la thyroïde, la surrénale et le foie. La médication interne, spécifique et inoffensive, est représentée par les cachets capillaires du Docteur J.-P. Clary. Elle empêche la chute, favorise la repousse et elle est heureusement complétée par l'application journalière de la Sève Capillaire du Docteur J.-P. Clary.

Dans les cas de chute légère prise à ses débuts, l'arrêt se produit en quelques jours par l'emploi seul de la Sève Capillaire, et la vitalité du cheveu se manifeste très rapidement sous toutes ses formes.

Supprimer la chute des cheveux c'est prévenir la calvitie, mais pour la repousse il est indispensable d'y ajouter la médication interne.

Cependant, le plus difficile à vaincre en la circonstance, ce n'est pas le mal, mais le scepticisme si naturel des intéressés trop souvent désillusionnés.

Cachets Capillaires du Docteur J.-P. Clary, 20 francs.

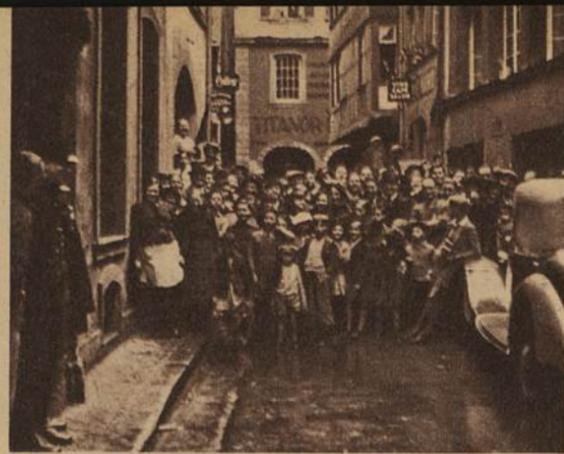
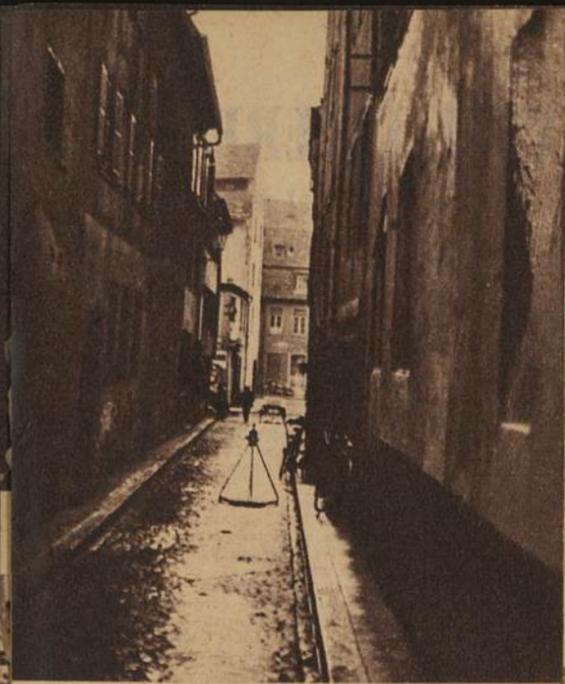
Sève Capillaire du Docteur J.-P. Clary, 20 fr. Laboratoires du Docteur J.-P. Clary, 72, avenue Kléber, Paris. Brochure gratuite sur demande (Service M.).



Seins

développés, reconstitués, embellis, raffermis, salières comblées par les Pilules Orientales

Toujours bienfaisantes pour la santé
Fl. c. remb' 21 fr. J. RATIÉ, ph^m
div. 45, r. Echiquier, Paris-10^e



M. Funk, le logeur de Marie Karcher, devant la porte de la chambre où celle-ci fut étranglée.

Plusieurs heures durant, une foule émue stationna rue de l'Ail pendant la reconstitution du crime.

André Müller, le jeune ami sous-chef de la Sûreté, dans

Les étranglées

Dans la Petite-rue-des-Dentelles, la fille Hubert expira entre les mains d'un client.

STRASBOURG (de nos envoyés spéciaux).

ELI-GIT Marie Karcher, décédée le 27 mars 1937, âgée de 23 ans.

Peinte en blanc sur la noire croix de bois, cette épitaphe qui a toute la discrétion de la terminologie nécrologique, ne suscite apparemment d'attention particulière que par l'âge élégiaque de la morte.

L'inscription tombale résume pourtant une sombre et trouble histoire : le drame mystérieux qui mit en émoi, au matin de Pâques, le vieux quartier strasbourgeois avoisinant la rue de l'Ail.

Marie Karcher habitait cette venelle, au premier étage d'une séculaire bâtisse qui (portant la date de 1608) doit aux sculptures ornant le porche architectural, la pittoresque désignation de « Maison des Lièvres ».

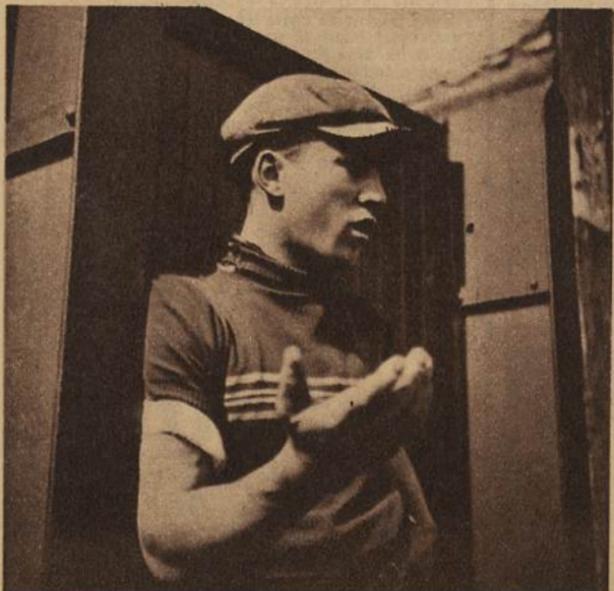
Le décor, où l'on retrouve l'inquiétant souvenir de la Cour des Miracles, semble tout particulièrement prédestiné pour l'accomplissement d'un crime louche.

La ténébreuse voûte d'accès, aménagée en remise, est encombrée de charrettes à bras et du ramassis le plus hétéroclite d'objets de rebut. A gauche, le spacieux escalier, usé par d'innombrables générations, s'élève vers de sombres couloirs aux larges dalles disjointes et sur lesquels s'ouvrent maintes portes de taudis. Le « meublè », sous-loué par Marie Karcher, à Mme Funk, se trouve dans le coin le plus obscur du premier étage, à côté de la chambre de Mme Singer, nièce de la logeuse.

Il était un peu plus de minuit quand cette voisine entendit rentrer la jeune femme, accompagnée comme à l'ordinaire d'un de ces équivoques clients de hasard qu'elle racolait quotidiennement dans la douteuse promiscuité des vieux quartiers, et particulièrement dans la Grand'rue, ce pseudo-Montmartre strasbourgeois, où se prolongent le plus tardivement les allées et venues des noctambules interlopes.

Car, arrivée depuis moins d'un an dans la capitale alsacienne (le désuet chapeau vert et surabondamment fleuri de la jeune campagnarde est encore abandonné dans l'armoire), Marie n'avait pas tardé à s'engager dans les mauvais chemins. Tout d'abord, serveuse de brasserie, elle avait rapidement cédé aux tentations de la débauche et les fructueux profits occasionnels qu'elle avait tiré de son « apprentissage » l'avaient incitée à se vouer professionnellement au commerce de ses charmes blonds. D'ailleurs, il y avait trois semaines que le service des mœurs avait pris soin de la nantir d'une carte signalétique.

L'ouvrier agricole, Alfred Poleber, confirma en tous points les alibis de son camarade André Müller.



la classant parmi les cent vingt prostituées « régulières » de Strasbourg.

Loin de se douter que, ce soir-là, sa voisine était aux prises avec un étrangleur, Mme Singer s'inquiéta cependant d'entendre à travers la cloison les faibles échos de la « discussion » :

— Chéri, je ne suis pas comme ça ! disait Marie.

Puis, à quelques secondes d'intervalle, deux cris brefs émuèrent le silence nocturne.

Que se passait-il ? L'énigmatique propos de la jeune prostituée laissait à supposer qu'elle refusait à son client quelque vicieuse satisfaction. Puis, des cris vite étouffés firent croire au témoin que l'homme infligeait quelque sévère à la malheureuse fille pour la contraindre à plus de docilité. Mme Singer tendit l'oreille, prête à donner l'alarme si les échos suspects se renouvelaient.

Mais Marie s'était tue ! Sa chambre était redevenue paisible, plongée comme toute la maison dans le nocturne silence de mort...

Au bout d'un moment, la voisine fut, toutefois, étonnée de ce calme rétabli d'un instant à l'autre, sans chuchotements transitoires. De plus, l'homme avait repris ses chaussures. Il piétinait dans la chambre. Il ouvrait le tiroir de la table de nuit, les portes de l'armoire et de la pièce de débarras. Singularités recherches ! D'autant qu'elles s'effectuaient cependant que se prolongeait le profond silence de la prostituée.

Puis, la porte s'ouvrit, l'homme s'en allant sans doute sur la pointe des pieds.

A ce moment, poussée par la curiosité autant que par une sourde inquiétude intuitive, Mme Singer sauta du lit, sortit de sa chambre pour aller s'enquérir de ce qui s'était passé chez sa jeune voisine. Mais au moment où le témoin approchait, la porte entrebâillée fut repoussée doucement, maintenue contre le chambranle par une invisible main. Ce « quelqu'un » qui tenait à n'être pas dérangé, Mme Singer (croyant l'inconnu descendu), pensa que ce ne pouvait être que la prostituée, occupée à refaire toilette. La curieuse réintégra donc son lit, en attendant un parent, qui devait rentrer un moment plus tard.

Ce fut à l'arrivée de celui-là, vers 1 h. 30, que, voyant encore briller la lumière par la porte entrebâillée de Marie Karcher, Mme Singer et son oncle Funk, le logeur, s'enquirent de la locataire.

Hallucinante découverte ! Parmi les draps malpropres et bouleversés, gisait le beau corps nu de la pauvre fille. Elle était couchée sur le flanc, les bras raidis dans l'attitude de défense où l'avait surprise la mort, les yeux dilatés par la souffrance et l'horreur, le cou marqué de traces bleuâtres. Dans le corps à corps d'une étreinte lascive et bestiale, le mystérieux disparu avait lâchement étranglé sa trop hospitalière compagne.



De quel mobile relevait l'abominable meurtre ? Faute de témoignage précis, la police et le parquet, accourus avant l'aube, se trouvaient devant une énigme ténébreuse. Les circonstances du meurtre, l'attitude de la victime favorisaient l'hypothèse d'une affaire de mœurs. La disparition de l'argent appartenant à Marie Karcher, la fouille effectuée dans les meubles par le fugitif étrangleur, dénonçaient également un crime crapuleux. Mais les voisins évoquaient, d'autre part, les scènes de jalousie qui éclataient fréquemment entre la jeune débauchée et son bel amant, un garçon de vingt ans, André Müller, avec lequel elle était liée depuis l'été dernier. On pouvait donc incliner à supposer que le crime était passionnel et qu'il avait été maquillé en crime louche pour dépister les enquêteurs. De plus, la nudité du cadavre témoignait d'un abandon amoureux dont les prostituées n'ont pas accoutumé d'accorder la faveur aux clients, dans l'exercice de leurs rapides fonctions. Cette constatation ajoutait une présomption à la charge du favori, le jeune Müller.

Plus troublant encore apparut le fait de la présence de ce garçon à proximité des lieux du crime, au moment où celui-ci venait d'être découvert. Accom-

Dans son taudis de la Petite-Rue-des-Dentelles, la prostituée Eugénie Hubert (en haut) fut étranglée le 23 Avril 1932...





... l'amant de la victime, et le tuteur, dans la chambre tragique.



Le Juge d'instruction, M. de la Bernardie, dans l'escalier de la vétuste "Maison des Lièvres".



L'étranglement de la fille soumise avait mis en émoi le paisible quartier du vieux Strasbourg.



On retrouve, rue de l'Ail, l'inquiétant souvenir de la "Cour des Miracles".

de Strasbourg



... comme devait l'être, rue de l'Ail, le 27 Mars 1937, Marie Karcher (en bas). Fin tragique de plusieurs filles...

pagné de son camarade Alfred Poleber. Müller stationnait, en effet, au coin de la rue de l'Ail, tandis que se déroulait le nocturne début de l'enquête dans la chambre de la morte. Informé par un voisin de la suspecte présence du jeune amant, M. le juge d'instruction de la Bernardie et son vigilant collaborateur, M. Robert, chef de la Sûreté, firent donc mander le noctambule pour l'interroger sévèrement.

Encore que pathétiquement bouleversé de se trouver, à la triste clarté de la lampe de chevet, en présence du cadavre de sa maîtresse, dans cette pauvre chambrette qui avait été le nid de leurs amours, André Müller domina pourtant son poignant émoi pour fournir docilement aux enquêteurs ses claires explications sur son emploi du temps de la soirée.

— Nous nous étions quittés à vingt-deux heures, déclara-t-il, après avoir dansé un moment au bal musette de l'Express. Elle m'avait donné rendez-vous pour une heure du matin, au même établissement de nuit. Entre temps, j'allais avec mon camarade Poleber boire quelques bocks dans un autre musette : les Folies-Bergère. Puis, à l'heure dite, je revins attendre Marie à l'Express. Son retard finit par m'inquiéter. Je vins donc au devant d'elle, toujours accompagné de mon ami Alfred. Mais, chemin faisant, des passants nous apprirent le drame. Alors, nous pressâmes le pas pour nous renseigner plus complètement et nous nous attardâmes dans le quartier pour tâcher de recueillir tous les détails du meurtre dont avait été victime ma maîtresse...

Polebert, ouvrier agricole dans la proche banlieue en même temps que boxeur d'occasion, lequel, abandonné sous le porche de l'immeuble, pleurait à bruyants sanglots sur la dramatique mésaventure de son ami, confirma l'alibi fourni par celui-ci. Les tenanciers des bals musettes où les deux camarades noctambules avaient innocemment passé leur temps devaient également confirmer les déclarations de Müller. Mais la fâcheuse nature des relations du jeune homme avec la malheureuse prostituée engagea cependant le juge d'instruction à maintenir à sa disposition l'imprudent garçon, en l'incarcérant rue du Fil.



Pauvres parents Müller, affligés soudain par ce rigoureux imprévu ! Nous avons vu l'honorable sapeur-pompier et sa femme, dans leur coquette villa banlieusarde de la Montagne-Verte, au lendemain de l'arrestation de leur fils. Encore que le front du père fût barré d'un pli gravement soucieux et que les yeux pleins de douceur et d'honnêteté limpide de la maman aux cheveux blancs fussent discrètement embusés de larmes, ces braves gens n'ont pourtant pas exclu de leur tendresse meurtrie le fils dont l'imprudente conduite a terni leur nom respectable.

Les photos, les cahiers scolaires, les diplômes de l'enfant alors emprisonné abondèrent bientôt sur la table de la salle à manger, comme preuves à conviction apportées avec une chère sollicitude à la défense d'André.

Le voilà, sur cette image, dans son innocence de premier communiant ; une autre page de l'album le montre en tenue de boy-scout ; puis il apparaît sous divers aspects de sportif, cycliste, nageur, amateur de canoë. Les cahiers et les diplômes témoignent d'autre part qu'il fut un excellent élève, tant à l'école primaire qu'au lycée Kléber, puis à l'école professionnelle supérieure d'où il sortit voilà deux ans pour entrer, quelques mois plus tard, comme employé aux écritures à la société Pro-Pétrole.

— C'était un bon petit, ajoute la maman. Peut-être même est-ce son caractère doux et naïf qui lui vaud de payer, en ce moment, de sa liberté, sa désavouable idylle. Il était, par la faiblesse de son caractère, à la merci de sa maîtresse. Et si la honte et le chagrin sont entrés dans notre maison, c'est bien moins par la faute de notre enfant que par celle de cette prostituée qui l'entraîna dans les mauvais chemins...

Combien sont-ils, hélas ! ces gars d'honorable origine dont l'inconsciente jeunesse se laisse prendre inconsidérément aux traquenards de la perversion ? Ils se font glorieux de jouer les « affranchis » en

coudoyant, dans les bars ou les dancings interlopes, les spécialistes du milieu : ils copient l'élégance bariolée de ces « messieurs » équivoques ; ils adoptent aussi leurs manières. C'est ainsi qu'on s'engage dans les néfastes destinées ! Car on en arrive à se piquer au jeu, l'accoutumance anesthésiant les scrupules ; et si le malheur veut que la participation d'une prostituée favorise l'accélération de la course à l'abîme, on a bientôt fait de rouler jusqu'au fond de ce gouffre fangeux où les effectifs de la pègre s'enlisent à jamais.

Mais ce n'est que depuis le mois de novembre que, victime à son tour du pernicieux chômage, André Müller se laissa corrompre par la tentation des trop faciles profits dont il devait la source à la générosité de sa maîtresse. On peut donc considérer comme éphémère le déclassement de ce jeune homme ; et espérer pour ses parents et pour lui-même que, sévèrement instruit par la leçon des événements, il reconquerra dans un proche avenir l'honorabilité de son rang social.

D'ailleurs, après de méticuleux interrogatoires et de scrupuleuses investigations, l'excellent juge d'instruction qu'est M. de la Bernardie n'a pas retenu longtemps contre Müller la redoutable présomption adoptée au moment de la découverte du cadavre de Marie Karcher.

Est-ce à dire que l'instruction se trouve momentanément privée de piste ? Non pas, car sous les ordres vigilants du chef de la Sûreté, M. Robert, les enquêteurs ont accompli une active besogne qui leur a permis, sinon de procéder à l'arrestation d'un coupable nettement déterminé, du moins de retrouver de fort troublantes analogies entre les mystérieuses tentatives ou les crimes par étranglement qui, ces dernières années, ont plusieurs fois provoqué, à Strasbourg, un anxieux émoi.

Le premier épisode tragique de cette hallucinante série de crimes troubles remonte au 22 février 1932. Ce soir-là, la charmante jeune fille Suzanne Meyer, petite dactylo de dix-sept ans employée dans un garage de Cronembourg, ne rentra point de la nuit chez ses parents, à Schiltigheim, alors qu'habituellement elle revenait ponctuellement, à pied, à l'heure où finissait le travail. On fut à sa recherche sur le solitaire Chemin-Haut qui, bordé de talus élevés et de vastes terrains vagues, relie les deux faubourgs strasbourgeois, Cronembourg et Schiltigheim. Mais la nuit et la solitude banlieusarde gardèrent leur angoissant secret sur la disparition de Suzanne. On la chercha pendant deux jours dans les parages, pendant que la neige tombait toujours, couvrant le sol d'un tapis

Las de leurs bistrots, les "amis de ces dames" fréquentent parfois les cafés de la place Kléber.





Avant de connaître Marie Karcher, André Müller était un brave garçon, sportif, aimant les fêtes...



...Le voici, heureux, se reposant dans la coquette villa de ses parents à la Montagne-Verte.

épais. Enfin, le samedi matin, la chute des flocons ayant cessé, la couche neigeuse fondit bientôt et ce fut alors qu'on aperçut au versant du talus, près des ponts quadruplés de la voie ferrée, des traces de piétinement qui dénonçaient une lutte prolongée entre deux adversaires, homme et femme. Plus haut, on remarquait encore les pas de l'homme, bordant le sillage d'un corps traîné à même le sol. Puis, les trop significatifs indices se perdaient sous les amas de neige parsemés à travers les champs. Mais à la forme d'un de ces blancs linceuls, un gendarme décela, vers la fin de la matinée, la présence d'un cadavre. Hélas ! c'était la malheureuse jeune fille qu'un monstrueux assassin avait étranglée, à l'aide du pantalon arraché à la victime.

L'autopsie démontra pourtant que la pauvre Suzanne n'avait pas subi les ignobles outrages dont il est de règle en pareil cas de constater les vestiges. Par contre, le sac contenant le modeste viatique de la petite morte avait disparu. Le crime s'avérait donc crapuleux. Mais vaine enquête ! L'abominable auteur du forfait demeura abrité d'un impénétrable mystère.

De même, lorsque deux mois plus tard, le 23 avril 1932, on retrouva dans son taudis de la Petite-rue-des-Dentelles la prostituée Eugénie Hubert. La malheureuse fille, étranglée dans les mêmes conditions que devait l'être Marie Karcher, avait été également victime d'un énigmatique assassin doublé d'un criminel crapuleux, car celui-ci avait, comme à Schiltigheim, emporté le pécule de la morte.

Dès lors, un lien singulièrement troublant semblait relier par leur auteur l'assassinat de Suzanne Meyer à celui d'Eugénie Hubert. Il y avait donc, vraisemblablement, à Strasbourg, un monstre redoutable qui rôdait impunément à travers la nuit, prêt à commettre de nouveaux crimes. Toute la police se mit en quête de dépister le trouble inconnu, tandis que la peur hallucinante se répandait par la ville, surtout dans les vieux quartiers où les filles s'offrent au premier venu, qui pouvait être l'étrangleur...

Malgré les actives recherches officielles et la vigilance des particuliers, l'homme aux mains effroyables demeura cependant enveloppé de son ténébreux incognito.

Jusqu'à la nuit d'octobre 1933, où les cris épouvantés de la fille Mezard jetèrent l'effroi dans l'immeuble de la rue Kageneck, où elle avait accoutumé de faire monter ses clients de rencontre !

Cette fois, l'homme fut surpris par les voisins et, en dépit de sa force herculéenne, il n'échappa point à la poigne des agents qui l'emmenèrent au prochain commissariat, où il eut à « s'expliquer » sur le nouvel épisode tragique rappelant les précédents étranglements.

— Je m'appelle Jacques Feldmann, déclara le géant ; je suis né le 19 septembre 1904 à Reitwiller, et je suis chauffeur de camion pour le compte d'une société de transports à longue distance. Mais j'ajoute que je n'ai jamais tué personne, ni même été tenté de le faire. Si j'ai mis les mains autour du cou de la fille Mezard, c'était seulement pour « rigoler » comme on le fait quelquefois dans les ébats d'alcôve...

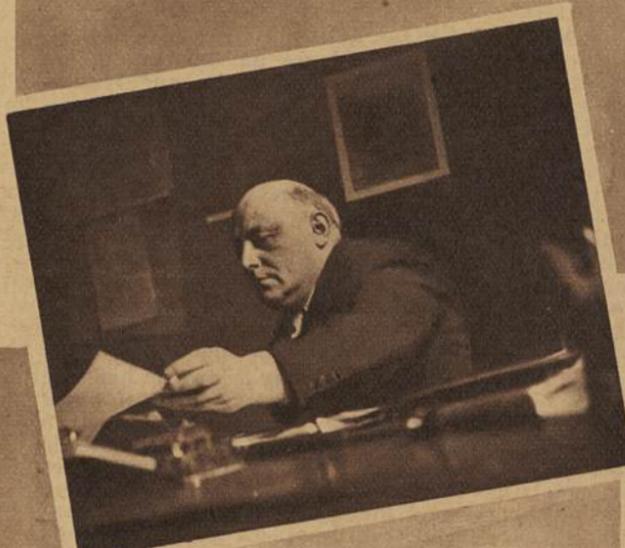
— Qu'il dit ! s'indigna avec fureur la victime rescapée, qui avait retrouvé ses éclats de voix. Mais ne croyez pas que c'était pour « rigoler », monsieur le commissaire, qu'il m'a serré la gorge dans ses grosses « pattes » velues. J'en suis restée une demi-heure évanouie ! Même qu'il me croyait morte, le s..., et qu'il était en train de me voler quand je me suis ranimée en poussant des cris...

En outre, Camille Mezard révéla comment son indésirable client nocturne avait pu déceler la « planque » de son « fric ». Il lui avait demandé le change d'un billet de cinq cents francs, pour voir de quelle cachette elle sortirait la monnaie.

Si précis qu'il fût, le témoignage de la prostituée ne fut pourtant pas retenu sans perplexité par les juges de la correctionnelle. On sait, en effet, que la parole de ces dames n'a généralement pas grand crédit auprès des graves tribunaux. Bénéficiant de cette circonstance, Feldmann ne se vit donc infliger qu'une peine de six mois de prison, réduits à un mois en appel.

Toujours est-il que le vigoureux chauffeur de camion restait le seul auteur dépisté des trois attentats analogues ; et qu'il devait, trois ans plus tard, être de nouveau compromis dans un sombre drame du même ordre.

En octobre 1936, Madeleine Schaeffer était, à son tour, victime d'un client de trottoir qu'elle avait ramené chez elle, 3, rue du Savon. Comme à Camille



M. Robert, chef de la Sûreté, confronta les dossiers de cette singulière et terrifiante série d'affaires.

Mezard, l'homme lui avait demandé le change d'un gros billet de banque, afin de se renseigner, sans en avoir l'air, sur l'endroit où se trouvaient cachées les économies de sa compagne. Puis, même « jeu » qu'avec la précédente victime, c'est-à-dire : l'étranglement au cours des ébats amoureux. Mais Madeleine Schaeffer comprit à temps l'effroyable geste. Elle se prit à glapir éperdument, faisant ainsi échouer le tragique projet de son client qui, par crainte des voisins, s'empressa de prendre la fuite.

Au cinquième épisode analogue, et malheureusement illustré par la mort de Marie Karcher, M. de la Bernardie ne manqua pas de confronter les dossiers de cette singulière série d'affaires terrifiantes ; et c'est alors qu'il s'aperçut de la similitude des déclarations des deux rescapées de l'étrangleur. Les précisions concernant la manière d'opérer du louche criminel étaient, en effet, identiques ; de même qu'on retrouvait dans le signalement fourni par Madeleine Schaeffer les caractères physiques nettement remarquables du colosse Feldmann. Dès son retour d'un voyage de livraison à Paris, le camionneur fut de nouveau convoqué chez le juge d'instruction, pour être confronté cette fois avec la deuxième rescapée. Et Madeleine Schaeffer affirma :

— C'est lui ! C'est bien lui qui m'a serré la gorge de ses doigts énormes...

Ce témoignage formel rejoignant celui de Camille Mezard engagea le juge d'instruction à placer Feldmann sous mandat de dépôt, en dépit de ses farouches dénégations.

Comme on pense, les enquêteurs n'ont pas laissé d'interroger le nouveau prévenu sur l'étranglement de Marie Karcher. Il protesta de son innocence avec la même obstination qu'au sujet de l'affaire Schaeffer.

— D'ailleurs, j'ai un alibi, insista-t-il. J'étais au lit avec ma maîtresse, chez nous, 9, rue des Drapiers. Mon amie, sa mère et sa fille pourront vous le dire...

De fait, l'ouvrière employée à la Coopérative de

consommation du Petit-Rhin, quadragénaire qui, depuis quatre ans, partage les destinées sentimentales de son « locataire » Feldmann, confirma énergiquement les déclarations de celui-ci. La belle-mère *in partibus* fit chorus avec sa fille. Ainsi le camionneur put maintenir sa défense sur l'argument de l'alibi.



Il n'en reste pas moins que l'accusation de la demoiselle Schaeffer n'est pas la seule lourde charge qui pèse dans la balance de la justice où le juge d'instruction a placé le dossier de Feldmann. D'autres graves présomptions défavorables au conducteur de « poids-lourds » subsistent dans l'esprit de maints Strasbourgeois, qui ont suivi avec l'intérêt passionné qu'on devine l'angoissant enchaînement de drames monstrueux dont leur bonne ville fut le théâtre.

— Puisque, disent-ils, il y a corrélation entre les affaires des deux rescapées qui ont échappé aux terribles mains de Feldmann, il apparaît comme fort plausible que les trois crimes présentant avec les attentats manqués une si étroite similitude de procédés et de circonstances soient imputables au même auteur. Certes, dans la triste affaire de la petite Meyer, on se trouve dans une « atmosphère » différente de celle des quatre autres étranglements ; mais il y a cependant ce fait singulier que la ravissante jeune fille était « reine de beauté » d'une association de camionneurs à laquelle, précisément, appartenait Feldmann. Il est vraiment trop curieux qu'on retrouve ce nom comme un *leitmotiv* dans la tragique histoire des étranglées de Strasbourg...

On dit aussi qu'il arrivait fréquemment au camionneur d'aller chercher dans le Midi des véhicules de livraison laissés soit en réparation, soit à la disposition de quelque destinataire de cargaison. Feldmann empruntait alors la ligne *Strasbourg-Vintimille*, à bord d'un de ces trains où fut étranglée Mme Garola. De là à joindre l'évocation de cette mystérieuse affaire à la série des crimes que nous venons de relater, c'est un enchaînement que plusieurs interlocuteurs n'ont pas hésité à nous suggérer.

Mais ne nous aventurons point dans les hypothèses évasives. D'ailleurs, la récapitulation des faits positifs concernant les étranglements de Strasbourg suffit à l'horreur qui se dégage de cette trouble et lugubre enquête...

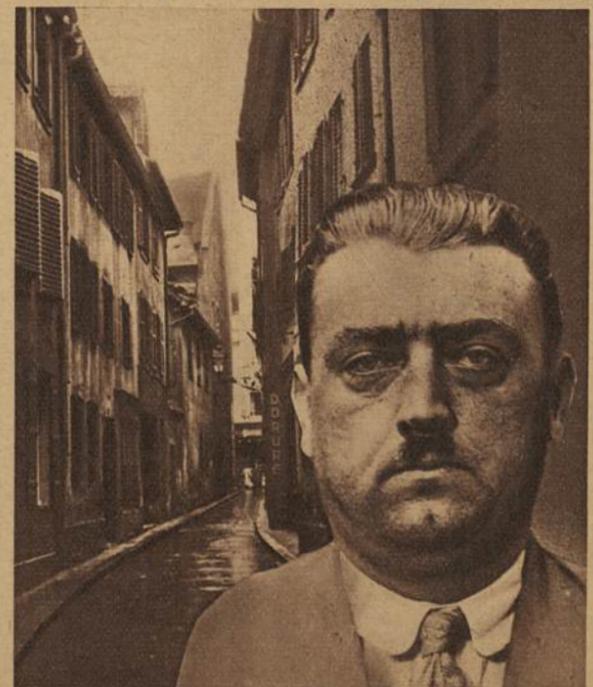
Noël PRICOT.

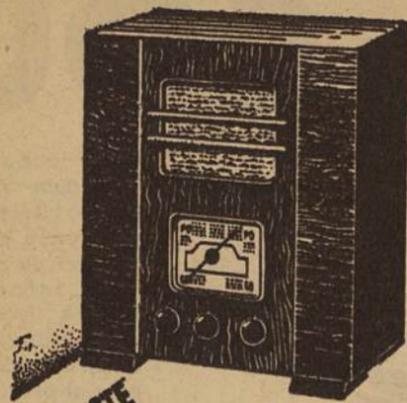
Reportage photographique « DÉTECTIVE »
J.-G. SERUZIER.

Jacques Feldmann, chauffeur de camion pour une entreprise de transports à très longue distance...



...tenta d'étrangler la fille Mezard dans un immeuble de la rue Kageneck, dans une nuit d'octobre 1933.





**ROBUSTE
SENSIBLE
PUISSANT
MUSICAL**
↓
**POSTE SUPER
TOUTE L'EUROPE
RESONANCE**

**EN
RÉCLAME 495**
OU 6 VERSEMENTS DE 90^f
GARANTIE RÉELLE D'UN AN
VENEZ VOIR OU
DEMANDEZ UNE DÉMONSTRATION

INOVAT

Paris : 3, boulevard Magenta.
— 143, rue Oberkampf.
— 39, avenue des Gobelins.
Saint-Denis : 46, boulevard Jules-Guesde.
Argenteuil : 3, route de Sannois.
Bezons : 38, quai Voltaire.
Colombes : 6, rue Casimir-Vincent.
Juvisy : 3 bis, Grande-Rue.
Meaux : 32, rue du Tern.
Melun : 9 bis, rue Poileux.
— 3, boulevard Charles-Gay.
Méry-sur-Oise : 43, rue de Paris.
Montreuil-sous-Bois : 9, rue Général-Gallieni.
Montreuil : 90, rue de Lagny.
Le Raincy : 126, avenue du Chemin-de-Fer.
Saint-Maur : 94, avenue Carnot.
Tournan : 13, rue de Provins.



ACCORDEONS — Instruments de musique



**Vente directe
du fabricant
aux particuliers**
— franco de douane —
Plus de
1 million de clients.
Demandez de suite
notre catalogue français
gratuit

MEINEL et PEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov)
Affranchir lettres 1.50, cartes post. 0.90

MARIAGES - RENSEIGNEMENTS

NOUVELLE AGENCE FLOREAL
Relations Mondaines Exclusives. Tous Renseignements
39, RUE DE CHATEAUDUM fond de la cour, escalier
gauche 3^e étage porte g.
Présentations de 10 à 20 h. dim. et FÊTES 11 à 17 h.
TRINITÉ : 81-28

S.-F. 1^{re} c. D.F.M.P. cons. tte hre et Dim.
mat soins. Pav. Privé sans enseigne
92, RUE SAINT LAZARE (près Gare) - Discretion

- ACCORDEONS -
Les moins chers, meilleurs —
Le plus grand stock
FRANCE ACCORDEONS
111, boulevard Beaumarchais, (Paris 3^e)
Demandez notre nouveau catalogue N° 5

PERDEZ 8 cm.
en **10 Jours**
en portant
la ceinture **JAFYNE**
à nos frais

Le résultat est garanti : après 10 jours,
votre taille a rajeuni de 10 ans, car
c'est de 8 cm. au moins que vous
avez maigri.

Ce magique secret amincissant de
la ceinture JAFYNE a rendu plus
svettes et plus désirables des milliers
de femmes.

La ceinture JAFYNE est faite en
"forflex", tissu velouté, presque
impalpable, dont JAFYNE s'est
assuré l'exclusivité mondiale. C'est
ce merveilleux "forflex" qui, agis-
sant par douces pressions sur les
muscles gras et sur la peau
qu'il raffermi, vous donne instanta-
nément une ligne plus attirante. Et
son action amincissante ne s'arrête
que lorsque vous avez acquis une
ligne réellement captivante.



**FAITES CETTE SIMPLE
EXPERIENCE GRATUITE**

Portez à nos frais pen-
dant 10 jours cette gaine,
révélation de la science
esthétique moderne qui fera
de vous une autre femme.

Renseignez-vous tout de
suite pour profiter de cette offre
unique. Découpez à l'instant
le bon ci-dessous et retour-
nez-le aujourd'hui même.

BON pour un **ESSAI de 10 JOURS**
Ceinture JAFYNE (Serv. D. 3)
29, Rue Tronchet, 29, PARIS

Veuillez m'envoyer gratuitement, et sans
engagement de ma part, une brochure illustrée
donnant tous les détails sur la nouvelle ceinture
JAFYNE, ainsi que sur votre offre d'essai.

NOM _____
ADRESSE _____

**FORCE
SANTÉ
VIGUEUR**
par
L'ÉLECTRICITÉ

Le **BONHEUR** et la **JOIE** au **FOYER**



L'Institut Moderne du Dr. M.A. GRAD à Bruxelles vient d'écrire un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

C'EST GRATUIT. Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M.A. GRAD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'electrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger - Lettres fr. 1.50 - Cartes fr. 0.90

Le traité d'electrothérapie comprend 5 chapitres :

1^{re} PARTIE :
SYSTÈME NERVEUX.
Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

2^{me} PARTIE :
**ORGANES SEXUELS
et APPAREIL URINAIRE.**
Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes Séminalles, Prostatite, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3^{me} PARTIE :
MALADIES DE LA FEMME.
Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4^{me} PARTIE :
VOIES DIGESTIVES.
Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5^{me} PARTIE :
**SYSTÈME MUSCULAIRE
ET LOCOMOTEUR.**
Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Arthério-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

**PIERRE BASSAC
LA VIE SEXUELLE**
(Précis d'Initiation)

**P. AULAIR
LA LEÇON D'AMOUR**
(Traité d'Éducation Intime)

**MARIE C. STOPES
L'AMOUR ET LE MARIAGE**
Chaque vol. fco domicile en paquet clos cont. remb. de 12 fr.

LIBRAIRIE CRITIQUE
25, Rue de Vanves, PARIS — 14^e

**CONSULTEZ
GRATUITEMENT**

Le Doyen
des Astrologues de France

Le professeur DJEMARO fut questionné sur l'avenir de la France par le journal "L'Intransigeant". Une interview parue dans les éditions du 5 janvier relate d'une façon positive les troubles d'Espagne, la renaissance de meurtres et crimes, le manque de cohésion des partis politiques, l'activité dans la fabrication des armes de guerre, etc. ; n'est-ce pas la meilleure preuve de l'exactitude des travaux de ce maître de l'Astrologie, détenteur d'un merveilleux talisman qu'il offre GRATUITEMENT à ses consultants.

Vous trouverez dans votre horoscope la révélation de votre destinée, vos chances au jeu, en affaires, vos chiffres favorables, vos jours heureux et la route à suivre pour réaliser vos ambitions. Demandez votre Horoscope au Professeur DJEMARO, il vous l'envoiera GRATUITEMENT sous pli fermé et discret avec un extrait de son livre d'Or formé de quatre mille attestations authentiques exposées dans ses bureaux.

Ecrivez date de naissance, adresse, nom et prénoms (si madame, donnez nom demoiselle) et si vous voulez, joignez 2 francs en timbres pour frais d'écriture.

Professeur DJEMARO, service VX
29, rue de l'Industrie, 29, à COLOMBES (Seine).

**ROUGE À LEVRES
T.S.F.
TIENT SANS
ABIMER LES LEVRES**
Mandarine n° 2 - Cerise n° 4
Capucine n° 6 - Grenat n° 8
ETUI DE LUXE 15 francs
SIMPLE ou RECHANGE 6 f. - 8 f.
L'étui publicitaire 3 francs
**LOTION FACIALE
GIVRAH (ARCTIQUE)**
Supprime la crème - Tient la poudre
En flacons de 10, 15 et 25 frs
EN VENTE PARTOUT ET A



GIVRAH

GRATIS : Demandez aux Lab. GIVRAH, Serv. E
217, rue Saint-Honoré, PARIS (1^{er})
pochette-échant. de rouge et échant. de Lotion Arctique.
Joindre 3 fr. en timbres pour frais d'envoi.

GNOME-RHONE

SIÈGE SOCIAL : 150, Boul. Haussmann, PARIS-8^e



250cc JUNIOR SOUPAPES
350cc MAJOR LATÉRALES
350cc SUPERMAJOR SOUPAPES
EN TÊTE

**CHASSIS EN ACIER EMBOUTI
BLOC-MOTEUR INTÉGRAL**



COU

Banal accident, un homme vient d'être blessé ou asphyxié ; le courtier du malheur, informé par la lecture brève en trois lignes, se précipite à Lariboisière, des papiers en poche...

16118

Comme suite à l'accident dont j'ai été victime, je vous prie de vouloir bien venir me voir, et ce sans aucun frais ni engagement de ma part, à l'adresse ci-dessous :

Nom : _____
 Prénoms : _____ N° _____
 Rue _____
 Commune _____
 Département _____
 Si vous êtes à l'Hôpital :
 Hôpital de _____
 Clinique _____
 Salle N° _____
 Lit N° _____

F & P 14.75

ACCIDENTS
 Cabinet Juridique
 Spécialistes
 pour le Règlement des Accidents
 De toute nature
 Défense à forfait des accidents de la voie publique
RIEN A PAYER D'AVANCE
 26^{ème} ANNÉE

PARIS, le 5 Avril 1937.

Monsieur _____

Monsieur,
 Comme suite à l'accident qui vous est arrivé, nous vous prions de noter que vous avez intérêt à vous adresser de toute urgence à notre organisme.
 Dans cette attente, veuillez agréer, Monsieur, nos sentiments distingués.

Effervescence dans la salle. Les malades se dressent sur leur lit. Des murmures courent. Deux agents arrivent. Protestations inutiles, je suis obligé de les suivre. Maintenant, je me dégonfle. Aller au commissariat entre deux agents ne me dit rien de bon. — Dites, on pourrait prendre un taxi. Mais l'autocar de Police-Secours est là. On m'emmène sous l'œil éberlué des garçons de Bichat et du patron du bistrot d'en face qui me connaissent bien. Quelle rigolade ! Le secrétaire du commissariat en a bien ri aussi, en fumant mes cigarettes. De ce moment, il nous fut impossible de mettre les pieds à Bichat.

Combines

— Cet accident représente une excellente affaire. Seulement, voilà..., il y a un mais... L'agent qui a fait le rapport, n'a rien vu. Nous avons un témoin qui dit ne plus se rappeler si le passant était entre la première rangée de clous du passage et la voiture qui l'a renversé, ou bien si le passage clouté était entre l'automobile et le piéton. Dans le premier cas, nous risquons de perdre l'affaire ; dans le second, elle est gagnée.

« Vous m'avez compris ?... Le patron me regarde, droit dans les yeux. Il a le regard dur de l'homme d'affaires qui cherche le joint pour sortir d'une impasse difficile. Il s'est levé. Dans le coffre ouvert, il prend une liasse de billets. 10 de cent francs. Il me les compte. — Vous avez bien compris, n'est-ce pas ? Il faut que le témoin se souvienne. Il faut que nous gagnions le procès. Voilà l'adresse du témoin. Vous savez ce qu'il vous reste à faire !... »

Trois billets de cent francs ont suffi à rafraîchir la mémoire défaillante du témoin : un balayeur municipal. Il jurera que le passage clouté se trouvait entre la victime et l'automobiliste. Personnellement, il n'est pas très convaincu. Moi, je suis sûr que le piéton était dans son tort. Mais je m'efforce de me convaincre que ce que dira le témoin est la vérité ; que nous gagnerons l'affaire. Après tout... On est courtier ou on ne l'est pas, et quand on fait son métier, on doit le faire « consciencieusement » !

— Trois contentieux d'accidents de voie publique ont un système à part. Ils n'accordent aucune avance à leurs représentants et leur donnent en dehors de leur commission cent francs à chaque contrat qu'ils apportent. Alors, tu vas te marrer... J'écoute Gaston me raconter ses savoureuses histoires du métier, en dégustant une fine à la terrasse du « Cardinal ». — Rebec était courtier dans un cabinet de ce genre. Il a apporté en trois mois 80 contrats à son patron, en lui recommandant bien d'attendre le rétablissement du client pour mettre l'affaire en route. Le patron, comme un ballot, donne dans la combine. Au bout de quelque temps, il s'aperçoit que sur 80 contrats apportés par Rebec avec rapport de police, témoignages, etc., 65 étaient faux. Rebec était loin. Il

III (1)

R IEN n'est plus décourageant qu'une fausse adresse. Dans le métier, il n'est pas rare d'avoir de fausses indications. On fait alors toute une rue, cherchant un numéro qui corresponde, phonétiquement, à celui que l'on a. Bien souvent, sans résultat. Un journal du soir indique : 12, rue Lobillot. Partout, j'ai cherché, au 72, au 92, au 112, M. P... R..., renversé par un camion sur un passage clouté. Il est inconnu à toutes ces adresses. Je « ferai » donc l'hôpital. Je tâcherai de découvrir R..., avant que « d'autres » n'arrivent. C'est aujourd'hui mardi. L'accident s'est produit après minuit, car s'il avait eu lieu avant minuit, il serait relaté dans les faits divers des grands quotidiens. L'expérience m'a appris à connaître les jours de réception des salles des différents hôpitaux. En effet, les salles d'hôpital reçoivent à tour de rôle, toutes les 24 heures. Aujourd'hui, mardi, les blessés sont admis à Lariboisière (où a été transporté R...) dans la salle Nélaton. Dès une heure moins un quart, j'attends devant l'hôpital. Non pas avec la foule des visiteurs, devant la grande grille, mais un peu plus haut. En effet, il est une entrée réservée que beaucoup de courtiers ignorent. Il ne faut pas franchir cette porte timide. (On vous demanderait des explications.) Mais l'air hautain, décidé. C'est ce que je fais lorsque la pendule marque une heure moins cinq.

Une animation gaie règne au bureau ce soir. D'abord, c'est lundi, jour de paye. Autour de la grande table du bureau, nous remplissons fiévreusement notre bon :

« A valoir sur commission la somme de... »

Et puis, le patron est heureux. Un grand sourire balaye sa figure. Il se frotte les mains et mâchonne le mégot de cigare qui colle à ses lèvres.

— Messieurs, il y a du nouveau. A partir de mercredi, nous aurons des renseignements de première main, dès 8 h. 30. Ces indications nous parviendront du service d'informations d'un grand quotidien. Je vous prierai donc de vouloir bien observer mes prescriptions à cet effet. Les « tuyaux » affluent. Huit, dix par jour. Mais,

jamais, grâce à eux, je ne parviens à décrocher une affaire. J'arrive toujours trop tard. Et c'est toujours le même courtier, Ralph, du cabinet Z... que je trouve devant moi. Ralph a une auto. Il est plus rapide que moi, mais tout de même... Je commence à me décourager et à délaïsser les informations de ce service dont le patron est si fier. Petit à petit, je réunis un faisceau de présomptions. De jour en jour, elles se transforment en certitudes. Puis le pot au rose est découvert. Le service du grand quotidien est vendu à un cabinet concurrent. Les renseignements ne nous parviennent qu'en deuxième main ! Il a fallu trois mois pour s'en apercevoir. Le patron y a laissé des plumes. Et le service des « tuyaux » maintenant a été supprimé.

Plus de renseignements à présent. A moi de me débrouiller. Je vais, au hasard, à Bichat. Des camarades m'ont averti : — Ne va pas dans la salle « Brocca », tu te feras sortir. — Pourquoi ? — D'abord le cabinet X... y est bien installé. Il y a deux clients qui font le boniment aux blessés s'il en arrive et, bien entendu, débâtèrent contre les autres cabinets... Justement, une conversation surprise à l'entrée de l'hôpital m'apprend qu'un grand blessé de la rue est à Brocca. Je m'y précipite : — Monsieur, où allez-vous ? — Voir un malade. La surveillante me laisse passer, mais me guette. Je parle à un malade. Des courtiers arrivent... Nous sommes sept dans la salle venus pour le même blessé ! Je me décide et m'approche de celui-ci. Je n'ai pas le temps de placer un mot. La surveillante m'a repéré : — Monsieur, je vous prie de sortir. — Pourquoi, madame ? — Je vous ordonne de sortir. — Je ne reçois d'ordres de personne, madame, et je ne sortirai que si vous me précisez en quoi ma présence dans cette salle vous gêne. — Vous êtes courtier, monsieur, sortez. — Je sors, madame, mais en même temps faites sortir les autres courtiers qui s'y trouvent. — Je ne les connais pas. — Je vous les indiquerai. — Non ! — Alors, je refuse de sortir. Des garçons de salle sont venus, le surveillant aussi ; je reste sur mes positions. On appelle des agents.

(1) Voir DÉTECTIVE nos 440 et 441.

COURTIERS DU MALHEUR

avait repéré les accidents dans les faits divers des journaux et fabriqué des contrats. Coût au cabinet en question : 8.000 francs dont 6.500 d'escroqués.

— Il lui restait les autres...
— Les autres ? Que tu es jeune, petit ! Les autres, ils étaient bons. Seulement, Rebec les avait portés de cabinet en cabinet, en touchant partout une avance sur la commission qui lui serait revenue. Il en a pris comme cela une dizaine, et maintenant il n'y a que lui qui sait où ils sont.

Quinze jours à travers !

Lundi, jour de paye. Chacun prépare son bon de caisse. Moi, j'ai hésité. Selon l'expression consacrée « j'ai passé quinze jours à travers ». Rien, rien de rien ces deux semaines ! La poisse !

Lorsque mon tour est arrivé, j'entre chez le patron, je lui tends mon reçu. Il me regarde sans répondre, et me fait « non » de la tête.

Je ne serai pas payé ce soir. Il me reste deux francs. Je n'ai rien dit. Rien. A quoi bon ? Certains patrons ont des cœurs de pierre.

J'ai refermé sur moi la grande porte capitonnée de son bureau. Dans ma main, je froissai le papier crissant sous mes doigts nerveux.

Ecœurément. Malgré moi, je pense à certaines mœurs, à certain milieu. Les coups pleuvent, dans certaines chambres de garni quand la femme n'a rien rapporté. Lorsqu'elle a, elle aussi, « passé à travers ».

« L'Amicale des treize » et la chambre syndicale

Ils sont treize. Douze et un président. Une moitié veut que ce chiffre demeure identique à lui-même ; l'autre moitié veut qu'il s'élargisse.

Ils ont donné à leur groupement le nom d'amicale. Je n'en fais pas partie. C'est une association où ne sont admis que les vieux du métier ; les « durs » qui ont fait leurs preuves. Autant que possible, ils doivent avoir une auto.

Leur but ? L'entr'aide. Leur règlement : sérieusement voté et respecté ; absurde par endroits ; excellent en d'autres.

Parties excellentes : Jamais un courtier de l'Amicale ne fera « sauter » un contrat à l'un des « 13 ». A l'occasion, il lui portera son aide pour réaliser une affaire difficile.

Quand un contrat est résilié à un membre de l'Amicale, un ordre du jour est voté. Chacun des treize ira visiter le blessé, tâchera de savoir quel est le cabinet qui a fait la résiliation et tentera de repêcher l'affaire.



« L'Amicale des 13 » est une réplique à la « Chambre Syndicale des Mandataires pour la défense des accidentés de la voie publique ».

La crise a amené dans Paris une floraison de contentieux d'accidents. Leur procédé est partout le même :

« Rien à payer d'avance, rien à payer en cas d'insuccès, un pourcentage en cas de réussite. »

Des abus ont été commis. Des maisons sérieuses dont le nombre n'atteint pas la vingtaine ont constitué une chambre syndicale.

Elles ont délaissé les cabinets de troisième ordre ; et les maisons qui leur font une concurrence imbatteable comme par exemple la « Ligue de Défense ».

Cette association a un double avantage.

Pour le courtier, à qui elle facilite son boniment : « Je suis envoyé par la Chambre Syndicale ». Ça n'a l'air de rien, mais ça impressionne.

Pour les patrons, dont elle protège les droits. Un cabinet acceptera un contrat qu'on a résilié à une autre maison, à condition que celle-ci ne soit pas syndiquée.

Les courtiers de cabinets syndiqués ne doivent pas se faire la guerre sur une même affaire.

Il est interdit à la Chambre Syndicale de faire signer des contrats à plus de 30 %, et à moins de 20 %, sauf cas exceptionnels.

L'existence de cette chambre a pour but de faire disparaître de la place les maisons de troisième zone à qui elle fait une guerre acharnée.

Un syndicat d'accidentés !

Jamais je n'ai eu grand enthousiasme à courir une affaire, si bonne fût-elle. Il n'en est pas de même pour tous les courtiers. Pour s'en rendre compte il

suffit de les observer à l'entrée d'un hôpital. Ils se guettent mutuellement, l'œil en coulisse. A l'ouverture des portes, ils se précipitent : c'est à qui a les plus longues jambes, à qui arrivera bon premier au chevet du blessé.

Au déraillement du rapide de Nantes, ils furent quelques-uns à se précipiter.

Personne n'y signa de contrat, sauf un : le courtier que tous détestaient. On peut dire de lui que c'est un flou, un bandit, mais lorsqu'on le rencontrera dans la rue, les démonstrations d'amitié pour lui ne seront pas assez grandes. En réalité on le jalouse : c'est le courtier le plus fort de Paris.

Devant cet insuccès, grand émoi à la Chambre Syndicale.

La catastrophe de Nantes représentait plusieurs millions. Pour l'accaparer, une machination aussi prétentieuse qu'intelligente se prépara.

Il fallait empêcher Roger, le courtier qui avait conclu une affaire à Nantes, d'accaparer les autres. Pour cela il était nécessaire de réaliser les affaires à un taux inférieur (15 et 10 %). La Chambre Syndicale ne pouvait le faire sans violer ses statuts. Alors on décida de fonder un « Syndicat des Accidentés de Nantes » à la tête duquel on plaça un homme de paille. Les bénéfices devaient être répartis entre les différentes maisons de la Chambre Syndicale.

Effervescence, cris, rumeurs, menaces. On faillit en venir aux mains. Finalement, tout se termina le mieux du monde dans un bar.

Je crois que le résultat de ce syndicat des accidentés de Nantes fut nul.

Une fois de plus, j'avais eu une preuve de l'apreté au gain des patrons de contentieux, insatiables et voraces. Voraces à s'étouffer.

F. DUPIN.

(à suivre.)

Le moribond gémit. Froidement, le courtier prend le poignet inerte de celui qui va mourir, glisse un stylo dans la main et, la guidant, inscrit « Lu et approuvé »... L'agonisant a signé...



New-York
(De notre correspondant particulier.)

C'est une belle affaire. Je sais bien qu'il est un peu honteux de prononcer ces mots quand il y a trois morts alignés sur les dalles de la morgue. C'est surtout une expression de policiers, mais on ne peut manquer de la prononcer devant certains cas extraordinaires.

Je ne sais pas si vous savez ce que c'est qu'une salle de rédaction aux Etats-Unis. Il n'y a pas cette fantaisie, cette nonchalance calculée qu'on trouve en France. Chez nous, c'est l'usine. Une immense galerie où sont rangées comme les cases d'un échiquier de petites tables. Une machine à écrire sur chacune.

Nous étions donc quelques-uns à taper de vagues utilités, l'autre mardi, lorsque le secrétaire de rédaction surgit :

— Allo, boys ! Trois morts à Manhattan !

Trois quarts de minute après, j'étais dans le bureau du patron qui tenait à la main la bande blanche et bleue d'un télégramme automatique.

— Deux femmes, un homme assassinés dans Beckman Hill. Pas de mobile apparent, pas d'indice, pas de suspect. Ça part comme une grosse affaire, un beau mystère.

J'avais tressailli au nom de Beckman Hill. Je pris un ton naturel pour demander :

— Les noms ?

— Un certain Byrnes. Une Veronica Gedeon et sa mère.

— Bien, dis-je, impassible.

Depuis dix secondes, je m'attendais à tout.

Je vais vous expliquer. Imaginez que la même scène se passe dans le bureau du chef de la brigade criminelle à Paris, qu'un vieux reporter de faits divers comme Larique soit à ma place et qu'on lui dise :

— Trois morts à Montmartre, dans l'immeuble du Moulin-Rouge.

Il s'attendra à une sensation en demandant le nom des victimes.

Et qu'on lui réponde :

— Mlle Coco, du French Cancan de Tabarin et sa famille.

Et imaginez, par surcroît, que notre bon ami Lari-

que ait passé la soirée, deux ou trois jours auparavant, avec ladite Mlle Coco.

Je vous jure que c'est une sorte de nouvelle qui tend les nerfs d'un vieux routier du journalisme, si blasé soit-il.

Dans l'espèce, mon directeur me dit :

— Vous la connaissiez ? L'affaire vous intéresse.

— Je pris mon chapeau, je grommelai :

— J'y vais. Ne vous occupez pas de moi. Faites l'article avec d'autres collaborateurs. Si j'ai du nouveau, je vous téléphonerai.

Et pendant que les copains se ruaient à l'endroit du crime, j'allai me caler dans un fauteuil d'un ancien speak aesy devenu un bar ouvert très vulgaire, mais où le barman fabrique un manjilup de premier ordre.

J'avais entre les mains la dépêche qui donnait les détails que la police avait en ce moment en sa possession. Et, paisiblement, je repris la genèse possible en partant du début, du climat général de l'aventure. Je sentais vaguement que j'étais en présence d'un des plus beaux drames policiers de cette époque et qu'il fallait surtout, et avant tout, éviter de perdre son sang-froid et s'engager au départ sur des pistes fausses.



Quelque temps auparavant, j'avais rencontré Veronica Gedeon dans un night club. Elle avait été amenée à notre table par un de mes amis. C'était à la

Miss Gedeon, le beau modèle pour affiches publicitaires, fut reconduite très tard, la nuit, jusque chez elle par un ami M. Steylen Butter (à droite)... Quelques heures plus tard elle devait être lâchement assassinée...

LES 3



Les meilleurs dessinateurs, les meilleurs opérateurs new-yorkais avaient fait poser devant eux Miss Gedeon. Ci-dessus : Georges Guéret interrogé après le triple meurtre.

vérité une admirable fille, faite au moule, admirablement proportionnée, avec un beau visage régulier et une chair appétissante. Il lui manquait peut-être ce je ne sais quoi, cette petite lumière dans le sourire qui fait le charme. Cette beauté un peu froide explique beaucoup de choses et peut-être même le drame. Veronica, qui frappait les hommes d'admiration dès qu'ils la voyaient, était très courtisée. Mais elle décevait assez vite ses flirts. Pourtant, elle était bonne fille et ses amourettes allaient assez loin. Mais elle ne savait garder l'amour d'aucun homme et cette fille, qui avait gagné des concours de beauté, dont les photographies sont parmi les plus belles qu'on puisse trouver, était dans la vie à peu près délaissée et pauvre.

Son père, M. Gedeon, était tapissier de son état. Il était divorcé d'avec sa femme depuis quelques années, mais était resté un bon camarade pour les deux femmes. En fait, la mère et la fille vivaient chichement, dans un petit appartement dont elles louaient une partie à un locataire. Elles faisaient leur ménage elles-mêmes. Veronica fournissait l'essentiel des ressources en posant nue chez les photographes et les peintres.

Leur appartement était dans ce quartier ou plutôt dans cette série de « blocs » qu'on appelle Beckman Hill, et qui est vraiment le mont sacré des bohèmes de New-York. Bohème dorée, d'ailleurs. La plupart de ces logements sont luxueux. Dieu sait comment et par quel miracle les termes y sont payés.

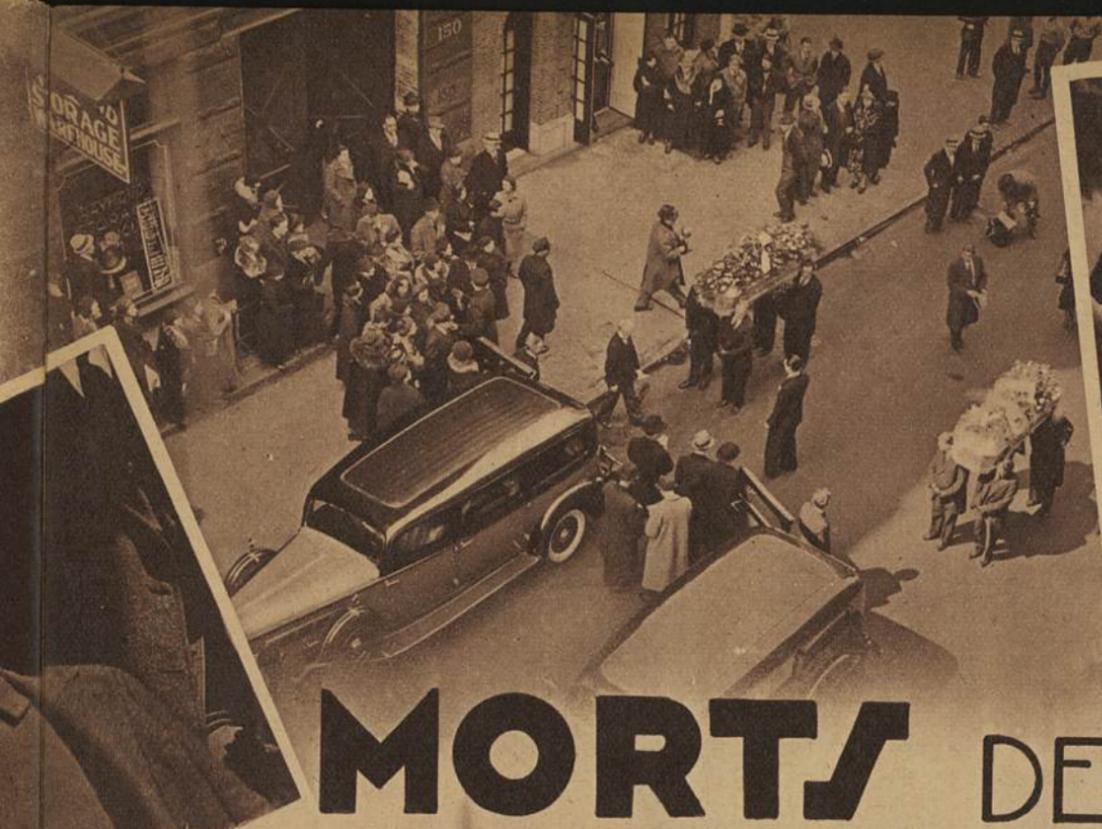
Mme Gedeon mère était assez sage, soignait la maison ; mais, quand sa fille recevait des amis, elle participait avec plaisir à leurs jeux, et comme elle était encore agréable et fraîche, elle ne manquait pas de succès.

Veronica, elle, sortait à peu près tous les soirs, se faisait emmener par des jeunes gens dans les cabarets de luxe, buvait sec, dansait vaillamment, flirtait hardiment. En fait, elle était surtout préoccupée d'avoir toujours une robe du soir convenable à mettre. Elle brillait ainsi, comme une mondaine, comme une vedette dans un cercle luxueux. Mais quand son cavalier du moment l'avait déposée à sa porte, elle entrait en frissonnant dans l'appartement triste, sachant qu'il faudrait se lever le lendemain pour faire frire les œufs de leur humble déjeuner.

Le locataire, Byrnes, était barman dans un club select de New-York, le Racket and pockey Club, garçon courtois, presque trop bien élevé et trop fin pour son métier.

Voilà les éléments. Et maintenant je regardais la dépêche et reconstituais le drame.





MORTS DE MANHATTAN

A droite, les cercueils de Mrs Mary Gedeon et de sa fille quittent la maison du drame, dans la 50^e rue Est. — La famille Gedeon, il y a quelque dix ans: la mère; Etbel, au jourd'hui Mrs Kudner, Veronica et le père. Orgueil de ses parents, la cadette fut tuée en même temps que sa mère.

Gedeon, l'ancien mari, le tapissier, a reçu un pneumatique de sa femme, le convoquant à déjeuner. Il y va, avec son beau frère et sa belle sœur. Comme l'ascenseur va arriver à l'étage, ils entendent un chien hurler à la mort.

— C'est le pékinois de ma femme, dit Gedeon. Qu'est-il arrivé ?

Ils sont sur le palier. La porte est entr'ouverte. Ils s'avancent. Il y a là un silence étrange. Ils poussent des portes. Ah ! voilà ! Dans la chambre de Veronica deux corps sont étendus sur le lit, inertes. Celui de Veronica est nu. Celui de sa mère, à moitié habillée, est en partie couvert par le drap et l'édréon. Toutes les deux ont été étranglées. Sur la descente de lit le chien crie. Gedeon, livide, fait le tour de l'appartement. Dans la petite chambre qu'il occupe d'habitude, Frank Byrnes est couché, mort lui aussi, la tête transpercée d'un coup de poignard, de forte aiguille ou de poignard très fin.

Les constatations sont nulles. Personne dans l'immeuble n'a rien entendu, n'a vu d'inconnu suspect. On n'a rien volé. L'assassin n'a laissé aucune trace, à part quelques vagues empreintes digitales.

Ce n'est qu'après avoir longuement réfléchi au problème que je me rendis à Beckman Hill. Une foule importante assiégeait la maison que gardaient des policemen. Je suis assez connu sur ce genre d'attraction pour pouvoir entrer facilement.

Owen, mon vieux camarade, un des chefs de la brigade criminelle, était là, dans un coin, muet, l'air renfrogné.

— Alors ? allai-je lui dire.

— Ça va mal, grommela-t-il.

— Vous avez pu reconstituer le coup, à peu près ?

— Oui. C'est inouï. Les trois victimes ont été tuées à plusieurs heures d'intervalle. Voilà ce qui a dû se passer.

« Madame Gedeon était seule dans la maison. L'assassin a dû arriver vers dix heures et il devait être un familier, car on n'a entendu aucun bruit de dispute, d'appel et le chien n'a pas aboyé. Il étrangle peu après Mme Gedeon et la viole, dans la chambre de sa fille. Puis il va dans la cuisine, mange, boit, s'amuse à fabriquer des poupées avec de la cire. Vers trois heures du matin arrive Veronica que son cavalier vient d'accompagner à sa porte après une tournée des boîtes de nuit. Elle entre, ne s'aperçoit de rien, va se déshabiller dans la salle de bain où l'on retrouve encore ses vêtements jetés pêle-mêle et, nue, va vers sa chambre.

« Tapi près du cadavre de sa première victime, l'assassin l'y attend. Il se jette sur elle, l'étrangle et la viole de la façon la plus perversité qui soit. Puis il reprend le cours de ses jeux, boit et semble se complaire dans ce décor macabre. Mais vers cinq heures, le locataire, le barman, Frank Byrnes, revient de son travail et va directement à sa chambre.

« Le meurtrier a peur d'être surpris et dénoncé par ce témoin inattendu, le suit, l'attaque et l'abat avec un outil acéré. Puis il s'en va tranquillement. Il laisse quelques empreintes. Elles ne correspondent à aucune de celles que nous possédons... Nous n'avons pas affaire à un professionnel du crime, un repris de justice, mais à l'espèce la plus dangereuse, l'amateur, le sadique, le criminel d'occasion.

— Les dernières personnes qui ont vu les victimes ?

— Rien de ce côté-là. Byrnes est revenu en taxi

de son club. Mrs Gedeon n'a pas quitté sa maison de la soirée.

« Veronica a été raccompagnée à sa porte, à trois heures du matin par un jeune homme, son cavalier habituel, F. Butters, qui a un alibi irréfutable et qui est hors de cause.

« Dans les ongles de Veronica on a retrouvé quelques cheveux grisonnants, sans doute appartenant à l'assassin. C'est tout.

— Alors ?

— Alors, mon vieux, m'a dit Owen en soupirant, je crois que nous allons nous revoir souvent, ces jours-ci.



C'est vrai. Nous nous sommes revus souvent. Il y a longtemps qu'un crime n'a autant passionné l'Amérique.

On a d'abord soupçonné un étrange homme, un chauffeur en chômage, un Français, connu précisément sous le nom de Frenchie. C'était un familier de la maison Gedeon. Après un long interrogatoire, on a dû le relâcher. Puis on s'est acharné sur le mari,

Gedeon lui-même. Son attitude, sa nervosité avant même la découverte du drame, enfin certaines révélations sur ses goûts sadiques, l'ont jeté dans les griffes de la police. On lui a fait subir un « grilling » de trente-six heures, presque un record. Morne, abattu, n'offrant aucune prise aux moyens énergiques des policiers, il s'est laissé balloter comme une épave par les vagues et n'a rien dit. On l'a relâché.

Maintenant on recherche un mystérieux personnage, un sculpteur surréaliste, nommé Irwin, qui fréquentait beaucoup les femmes Gedeon, faisait la cour à la mère, comme à la fille. On le sait cruel, pervers, passionné ; ce qui l'accuse surtout, c'est sa disparition depuis le crime, les petits bonhommes modelés dans la cire retrouvés dans la cuisine et surtout le fait que certains indices permettent de penser que l'assassin, avant de partir, a moulé un masque de plâtre du visage mort de Veronica.

On cherche. On attend. Et je m'aperçois que cet article a exactement l'allure d'un premier feuilleton de roman policier.

Roy PINKER.

« Pas de photographes ! » s'écrie M. Joseph Gedeon, le père de la jolie Veronica, en menaçant l'opérateur de son verre de bière.



DETECTIVE



Directeur
Marius LARIQUE

L'ORGIE DE SANG

Madeleine Theurier, la sœur d'André Theurier fou sanguinaire, a échappé par miracle au massacre qui s'est poursuivi de Paris à Gien et à Vichy.

Lire, en pages 2, 3 et 4, notre pathétique reportage